

SOMMAIRE

Verdun
 Une histoire de la Grande Guerre
 Dames de France et d'ailleurs
 En quelques lignes...
 Été
 Cité, Nef de Paris

Pierre Mac ORLAN
 Fl. DE LANNOY
 Edmond PILON
 - - -
 Fernand DESONAY
 André SUARES

Les idées et les faits : Chronique des idées : Le "Beauraing", du R. P. Maes, Mgr J. Schyrgens.

VERDUN⁽¹⁾

1916

La ville de Verdun pénétra subitement dans mon existence de soldat d'infanterie comme je cherchais un cantonnement dans un médiocre village de l'Oise qui paraissait complètement abruti par le froid. Une petite neige perfide recouvrait les embûches d'un sol mal entretenu. A la porte basse d'une sorte de soue qui devait m'abriter, une grande jeune fille paysanne me regardait venir sur la route. Son visage était encadré par un fichu de laine. Ses joues étaient rouges et son nez pointu, blanc comme un nez frigorifié. Je lui adressai la parole aimablement et elle me répondit tout de suite qu'elle n'avait pas de paille. Cette réponse dut probablement anéantir tous mes plans pour passer une nuit à peu près tiède.

Je pense, maintenant, que je fus tout à fait rassuré quand un clairon de la 19^e, qui courait les mains dans les poches en se tortillant, m'avertit qu'on rompait les faisceaux et qu'on se dirigeait vers la route de Saint-Just probablement afin d'embarquer.

— On s'en va, dis-je à la demoiselle aux joues rouges, de cette façon tu pourras boulotter ta paille à ton aise.

Je rejoignis la file bleue des soldats qui piétinaient en haussant les épaules et en soufflant des naseaux comme des petits chevaux bien harnachés.

Nous ne savions rien et nous n'avions plus le courage de chercher un espoir entre plusieurs déceptions. Après quoi, un coup de sifflet rompit les faisceaux; la « clique » sonna à travers une ville sans importance et nous mimés les sacs à terre dans la cour d'une gare gelée où quelques trains mélancoliques fumaient dans l'air léger. Il fallut embarquer les « brèles » de la mitraille et attendre. C'était le 10 mars 1916.

Nos convois firent le tour de Paris. Les locomotives fonctionnaient inexorablement. L'air était si léger, le ciel si clair que nous entendions, dans nos étables roulantes, tous les bruits de l'avenir le plus proche.

A Pantin, je crois, nous fimes remplir, c'est-à-dire ceux qui possédaient de l'argent firent remplir leurs bidons de deux litres par des enfants lestes et graves. Une grande somnolence pesa bientôt sur le convoi qui rythmait, cahin-caha, des rêveries d'hom-

mes fatigués et dociles. Dans l'obscurité du wagon nos yeux devaient briller comme ceux des moutons dans la nuit.

Je ne me souviens plus des détails de ce voyage, mais quand nous arrivâmes à proximité de Sainte-Menehould, il fut évident que les rumeurs sinistres, qui avaient donné au nom de Verdun un rayonnement inquiétant, n'étaient point sans vérité.

Le froid était vif. La neige gelée recouvrait la campagne, la route droite, plus dure que l'acier. Un ciel gris s'associait bien à tous les détails devenus précieux de ce paysage savamment glacé. Des corbeaux, immobiles et silencieux, peuplaient, comme des fruits noirs, les arbres mauves.

Pour rejoindre nos cantonnements, nous nous engageâmes, en tirant nos mulets bâtés, dans un chemin de neige qui paraissait posé comme une passerelle sur des marais solidifiés. Des hérons s'envolèrent afin de nous annoncer. Nous nous dirigeons vers une grande ferme qui alignait ses toits lourds de neige à l'horizon de ce paysage d'un lyrisme boréal incontestable. Nous marchions dans un paysage évidemment précis mais irréel. Il fallut suivre attentivement la piste bordée de roseaux friables comme des fleurs de verre filé avant d'atteindre cette ferme qui nous parut tout de suite comme l'élément le plus sérieux d'un fantastique agricole nouveau. Nous fûmes accueillis dans la cour de cette ferme par une petite foule de pintades curieuses à tête de clown et par trois êtres humains, trois femmes à jambes courtes, à cheveux tondu qui ressemblaient toutes les trois au pied-bot de Ribeira.

Ces trois sœurs, réfugiées belges, étaient sourdes et à peu près muettes. Elles s'occupaient de cette ferme silencieuse qui ressemblait à un asile d'aliénés lapons.

Cette curieuse atmosphère de désolation nous imposa un malaise qui dura autant qu'il nous fallut séjourner entre ces murs qui abritaient des familles de rats insolents et frileux. Ils venaient pendant la nuit pour se réchauffer sous nos couvertures. Notre séjour fut assez court dans cette ferme isolée au milieu de marais préhistoriques qui nous laissaient prévoir que le monde, notre bon vieux monde des beefsteaks et des pommes de terres frites, retournerait bientôt à ses origines.

* * *

Un matin, les Hotchkiss et les caisses de cartouches furent bâtées sur les mulets et nous rejoignîmes notre régiment qui nous

(1) Nous devons à la grande obligeance des éditeurs, les Editions du Siècle, à Paris, de pouvoir publier ces pages du Verdun de M. PIERRE MAC ORLAN, qui paraîtra prochainement dans la collection « Toute la France ». Dans la même collection ont paru ou paraîtront : *Chambéry et ses environs*, par HENRY BORDEAUX; *Besançon*, par AUGUSTE BAILLY; *Alger*, par Louis BERTRAND; *Rouen*, par Lucie DELARUE-MARDRUS, etc.

attendait sur la route de Clermont. Nous montions vers les crêtes de Verdun comme Joseph Bertha, Buche et Zébédé s'en allaient vers la bataille de Waterloo, c'est-à-dire en essayant de conjurer la malchance par mille petits espoirs parfaitement idiots.

Nous savions bien que rien ne pouvait nous soustraire aux cataclysmes réguliers de la bataille qui déjà s'annonçait comme fameuse. Mais d'espérer une intervention miraculeuse dans notre destin personnel nous engourdissait agréablement l'imagination.

Nous cantonnâmes à Clermont où je vis chez quelqu'un du lard et du jambon dans un saloir. Sur la place, la cliqué et la musique du 226, jouaient le *Téméraire* avec accompagnement de trompes de chasse.

Nous levâmes le camp au crépuscule de la nuit et nous traversâmes les Islettes d'un petit pas agile, car la réputation de ce lieu était mauvaise. A chaque instant nous pensions percevoir le miaulement d'un obus fulgurant dans une dégringolade de tuiles. Le petit village fut bientôt derrière nous. Ce n'était pas encore Verdun, mais la route de Verdun. Et pour ceux, dont l'imagination précédait la fuite du temps, c'était tout de même quelque chose.

La marche de mon régiment fit un crochet vers le sud. Nous arrivâmes ainsi à Dugny, qui est un long village avec un ruisseau d'eau vive qui coule au milieu de la chaussée. Les trains de combat s'installèrent dans ce village et nous poursuivîmes notre route jusqu'à Belrupt, un petit village mort tenu fermement par le silence angoissant qui précède les grandes catastrophes.

Le lendemain, nous reprenions la route qui devait aboutir à la citadelle de Verdun. La compagnie de mitrailleuses à laquelle j'appartenais cheminait en queue de la colonne. Les petits sabots des « brèles » frappaient nettement le sol durci. C'est alors que nous aperçûmes un groupe important de vieux messieurs qui, coiffés du casque et vêtus de bourgerons de toile bleue, creusaient des tombes avec assez de goût, il faut l'avouer. Pour nous regarder passer, ils s'appuyèrent sur le manche de leur pelle ou de leur pioche et l'un d'eux nous adressa ce salut réconfortant : « Hé! les gars, on vous prépare des guitounes. »

Ce cordial ne nous réchauffa point. L'homme qui portait le télémètre eut un sourire indulgent et dit : « Il va fort, le grand-père! » Pour dire vrai, personne en fut indigné. On estimait que le vieux fossoyeur ne savait pas plaisanter et qu'en essayant de se montrer trop aimable il avait dépassé le but. Tout en discutant sur ce propos, nous aperçûmes un haut bloc de murs solides et réguliers. Les remparts de Verdun apparaissaient dans la brume qui s'effilochait. Dès ce moment, nous devînmes très attentifs aux spectacles de la nature et aux avertissements de notre instinct.

Nous nous arrêtâmes sur une sorte de pelouse abritée par de grands arbres intacts, le long des fortifications, près de la Porte Neuve.

Mousquetons et toile de tente roulée en fer à cheval en bandoulière, nous humions le vent et nous cherchions à repérer dans quel sens la mort pouvait apparaître. Un échelon d'artillerie était immobilisé sous les hauts peupliers.

— Ils disent, fit un mitrailleur, que nous sommes ici dans un point mort et que les obus ne tombent jamais dans ce coin.

Alors nous élevâmes nos couvertures et notre toile de tente roulées au-dessus de nos casques et les mousquetons s'allongèrent sur l'herbe poudrée de neige.

Des cigarettes s'allumèrent çà et là, Les doigts gourds crevaient le papier et les mitrailleurs d'infanterie juraient par tous les bordels divins du monde et de l'enfer.

Le lieutenant François Piétri regardait ses hommes affectueusement. Il était mince et brun dans sa capote de troupe. Lui aussi pour se distraire de ses arrière-pensées souriait aux divertissements populaires de sa bande.

Subitement les conducteurs d'artillerie furent secoués par une frénésie surprenante. Ils enlevèrent leurs chevaux d'un coup de fouet. Les attelages s'ébranlèrent, On entendait rouler des dragées dans les cases d'armons. Le bruit caractéristique de l'artillerie conduisant ses pièces au trot fut long à disparaître dans la direction des casernes Marceaux, sans vitres et sans vie. Nous fîmes quelques pas afin d'atteindre la lisière de ces belles promenades fortifiées et nous aperçûmes la route de Souville où des ambulances Ford bondissaient sur des trous, poursuivies par des obus qui, de loin, paraissaient nonchalants. Vers Fleury, la terre devait se soulever comme une mer démontée et derrière notre dos, au delà de la Citadelle, Verdun s'écroulait comme un jeu de constructions. A l'angle protégé de la ville chahutée indécemment par l'artillerie allemande, je fumais une cigarette. Et chaque bouffée de la fumée de tabac me procurait sans négligence le vrai plaisir de fumer à l'abri, en dehors de toutes les responsabilités de mon emploi et des sacrifices que le commandement exigeait de notre profession. Nous étions comme à l'aise près de la Porte Neuve et les flocons de fumée au-dessus des crêtes et le roulement fantastique du ravitaillement d'artillerie sur la route de Souville ne semblaient pas appartenir à l'atmosphère paisible de nos cigarettes dans le coin mort au pied des glacis des remparts intacts.

Un coup de sifflet déchirant nous ramena sans transition à la connaissance de la mort professionnelle des soldats d'infanterie. Les couvertures en sautoir et le mousqueton sur le dos, en colonne par quatre, derrière nos mulets qui piétinaient la route sonore, nous traversâmes une banlieue maraîchère où des maisonnettes en bois étaient éparpillées pour évoquer les dimanches anciens, quand Verdun plantait ses légumes et quand les soldats et les jeunes filles buvaient le vin gris dans les guinguettes à quatre sous.

Et bientôt nous pénétrâmes dans le faubourg du Pavé, le faubourg Pavé à peu près inanimé. Quelques soldats rôdaient dans les jardins. Des cuisines roulantes fumaient dans des décombres. Des officiers en bonnet de police, les pieds dans des chaussons, les culottes sans bandes molletières nous regardaient sur le seuil d'une usine pleine de dragées roses et blanches.

* * *

Ces images demeurent dans ma mémoire comme des photographies de guerre, des photographies mal fixées et mal lavées. Ce sont des images jaunes qui s'effacent arbitrairement. D'un paysage il reste un arbre, une fenêtre dans une maison. D'un homme que je connaissais bien je ne retrouve plus qu'une apparence floue. Ceux qui ont photographié autour de moi n'ont photographié que des fantômes. Quand je montre à quelqu'un ma photographie prise à cette époque dans le décor qui m'était familier, personne ne me reconnaît. Et je le comprends puisque moi-même je ne reconnais plus ceux qui partagèrent, avec moi, le destin du régiment. J'ai vu une grande partie de la guerre dans une sorte de brouillard infécond. L'imagination ne parvenait pas à percer cette brume. A cent mètres de la Porte Chaussée, je ne voyais pas cette porte, ou si je l'ai vue, elle n'est point restée gravée dans ma mémoire. Je ne voyais rien, je ne sentais rien; je m'efforçais d'améliorer la nourriture de la roulante. J'attendais d'avoir quelques sous pour acheter du vin. En dehors du vin, il n'y avait rien de réel si ce n'est le désir impérieux et puéril des nourritures aimées et chéries jusqu'à l'extravagance.

Aux abords de Verdun bouleversée, nous vivions tous dans le brouillard perfide de la misère physique et de l'anesthésie morale. Nous nous chamaillions entre nous quand nous avions bu et nous chantions comme de sombres forcenés les chansons sentimentales de Paris, l'hommage aux filles populaires, la glorification des voyous et l'abdication de l'intelligence. Dans ce paysage de brume

j'aperçois cependant les détails d'une image dont je ne parviens pas à préciser la signification. Il s'agit d'une compagnie de mitrailleurs de brigade à laquelle j'appartenais : une curieuse équipe de soldats sans visages mais qui étaient tous des Pantinois littéraires, créés par des siècles de légendes et de malentendus séduisants. Au retour de Fleury, je ne sais comment, un tonneau se trouva installé en plein air au milieu des hommes surexcités, fiévreux et dangereusement loquaces. Ce fut comme dans un cauchemar. Est-ce vrai ? Est-ce une hallucination créée par les sinistres légendes d'un Verdun où l'on vendait peut-être de la viande de gendarmes accrochés aux crocs des boucheries de la rue Mazel ? Il m'est impossible de savoir quelle part de réalité peut entrer dans cette étrange assemblée de soldats décharnés. Deux mitrailleurs nus jusqu'à la ceinture se battaient au couteau au pied des remparts. Les obus touchaient terre dans un bruit mou. L'alcool nous isolait de la réalité réglementaire. Nous vivions, d'ailleurs, dans une atmosphère de cauchemar à la fois primitif et savant. On imaginait un spectacle qui ressemblait à une vengeance, à l'assouvissement d'une de ces nombreuses haines qui nous dévoraient vivants. Quinze jours plus tard, il nous était impossible de ne pas croire à la réalité de ces inventions fantastiques. Nous vécûmes longtemps sur l'idée des gendarmes assassinés. De raconter cette histoire, nous emplissait le cœur d'une satisfaction puérole. Nous avons vu les cadavres coiffés du casque à grenade blanche suspendus derrière les grilles rouges. En vérité, nous vivions dans le dérèglement de notre imagination et dans une atmosphère monstrueuse de sang et de meurtre. Pendant près d'un mois, devant Verdun, nous fûmes en proie au délire. L'ami ne reconnaissait plus l'ami et nous avions rompu tous les ponts entre l'arrière et notre personnalité. Pour cette raison, rien ne me paraît réel dans ma vie, particulièrement en ce mois de février 1916. Nous émergions de terre à heure fixe comme des taupes agressives ou nous rentrions dans les caves du cantonnement comme des ombres titubantes. Quelquefois encore, il me semble entendre, sur cette route de l'Est qui passe devant ma maison, le roulement des caissons d'artillerie, le bruit des chaînes d'attelage, le trotinement décidé des mulets et les pas de l'infanterie en marche jusqu'au bout de l'histoire des peuples.

* * *

Je ne garde aucune idée particulière de ce que fut le secteur entre Douaumont et Vaux, devant ce sinistre bois de la Caillette qui est demeuré depuis cette époque égal à sa réputation. Il faut être très jeune pour subir de telles épreuves et, surtout, pour en garder le souvenir. Devant le bois de la Caillette, j'étais âgé de trente-deux ans. A cet âge les souvenirs sont déjà choisis. Il était trop tard pour que je puisse découvrir le sens anecdotique de la guerre.

J'ai gardé des batailles de l'Artois quelques chansons saugrenues et des boniments de soldats qui appartiennent à l'art populaire de l'armée d'Afrique. A Verdun j'ai collectionné des ombres qui n'appartiennent ni aux cimetières, ni aux puissances poétiques de la bataille. Ce sont des ombres de la misère humaine vêtues en soldats, des ombres traquées, des feuilles mortes militaires prises dans les tourbillons des crêtes encore mortifiées.

Est-ce pour chercher un visage ami que j'aime à rôder sur ces crêtes toujours effacées dans la brume ? Rien ne s'oppose vraiment à ma rencontre avec l'un de ces soldats aux joues creuses, aux yeux luisants, aux doigts enflés, si loin des apothéoses officielles. Je l'ai sans doute rencontré plus d'une fois dans le brouillard des Hauts-de-Meuse.

Quand je suis assis devant ma table de travail, je pense toujours sincèrement que je profiterai de cette rencontre avec l'homme de l'infanterie pour lui parler, l'interroger, le conseiller ou lui demander conseil. Et quand je le rencontre dans la brousse dominée

par l'Ossuaire, je le laisse passer, pesant et maigre, solitaire et diminué, dans le paysage incurable où il prit sa qualité de fantôme.

Je suis donc lié à Verdun par des images d'un intérêt personnel puissant.

Depuis la guerre je suis allé vivre quelques jours à Verdun, plus de quatre ou cinq fois. C'est un peu afin de contrôler ce passé trouble qui fut le mien quand j'appartenais à une compagnie de mitrailleurs dont j'aime encore le souvenir. La compagnie, prélevée sur l'effectif des trois régiments d'infanterie et des deux bataillons de chasseurs de la division, avait accueilli des soldats d'une très grande personnalité. Il y avait là d'anciens joyeux, des rouspéteurs dévoués, des braconniers et des éléments indépendants sans étiquette sociale. La compagnie était armée de « Maxims » prises à Carency et bâties sur des mulets rognards. De tout cela, que restait-il ? Quelques taches de couleur, une moustache prédestinée, un mot, une voix.

Je pourrais tout aussi bien imaginer avec certitude que j'ai fait la guerre dans les zouaves ou les tirailleurs mixtes. Le pavillon de Verdun couvrait la marchandise.

Il y eut dans l'armée française et, je crois, dans l'armée allemande, une mentalité-Verdun. Ceux qui occupèrent le secteur au moment des grands combats — principalement ceux du début — furent dominés par ce mot de Verdun qui apparaissait sans espoir, en dehors de toute contribution collective au résultat de la bataille. Le soldat est trop occupé et trop insensibilisé pour se rendre compte qu'il perd ou qu'il gagne une bataille. Verdun diminua encore, si possible, la pauvre personnalité de chacun de nous. C'était un creuset ardent où l'on culbutait pêle-mêle : hommes, chevaux, mulets, canons, boîtes de singe, vieilles lettres familiales ou d'amour et argent de poche.

* * *

En dehors du secteur de combat, dont je ne veux rien dire, car c'est pour moi aussi difficile à décrire qu'un choc au cerveau, la ville de Verdun s'épanouissait autour de nous, malgré la fureur du bombardement, dans une sorte de prospérité militaire, solidement établie sur un sol où les explosions s'élevaient comme des geysers.

Nous vécûmes dans les casernes Bevaux, casernes sans vitres où tous les vents du ciel pénétraient en vrille. Entre deux explosions d'obus nous allions par petites bandes explorer cette curieuse banlieue de Verdun dont je ne retrouve plus traces. De pauvres baraques abandonnées tentaient notre curiosité : cela sentait l'édrédon tiède et la misère tenue au chaud par des accumulations de chiffons. Nous rôdions entre les arbres comme des loups bleus.

Nous tournions autour de Verdun, mais il était rare qu'un de nous s'aventurât bénévolement dans la ville secouée par les sifflements rageurs venus de Stenay, où la légende voulait que le kronprinz possédât une maîtresse. Cette chronique scandaleuse nous intéressait et nous faisait rêver sur la beauté des filles de Stenay. L'exotisme du côté allemand excitait notre imagination. Il y avait une odeur collective allemande que nous retrouvions dans les tranchées conquises, une odeur qui s'associait à quelques vagues hypothèses littéraires. Nous besognions dans la bataille autour de Verdun, en ahanant, comme des boulangers qui pétrissent le pain ; mais la haine ne dominait pas nos pensées et nos actes. Quelques mystiques haïssaient les Allemands : ceux-là furent sans doute les plus heureux parmi tous les croyants qui moururent dans ce grand mouvement de la nature.

La ville de Verdun me paraissait impénétrable. Rien ne pouvait plus nous déplaire que d'aller en corvée dans cette ville où l'on ne pénétrait pas en franchise, car la Prévôté la protégeait justement contre des convoitises ridicules.

La Citadelle révélée par une écoute où s'enfonçait un wagonnet

à voie étroite régnait sur nos désirs. On imaginait, l'oreille attentive au passage des obus qui froissaient l'air au-dessus des casernes. Bévaux comme du papier de soie, l'éden représenté par la Citadelle. Un confort dans le roc, à cent pieds sous terre, à l'abri des ruptures de toits et des ensevelissements, une coopérative bien achalandée, la vie heureuse et garantie des taupinières bien pourvues quand rien n'oblige la taupe à humer l'air hors de son trou, c'était tout cela que la Citadelle trapue, aux nombreuses galeries, offrait à nos désirs vains. On ne pouvait rien obtenir de plus apaisant devant Verdun qu'un emploi de bureau dans cette Citadelle si vivante et si secrète. Cette existence était un des privilèges de l'âge à une époque où les vieilles gens pouvaient espérer des privilèges. La Citadelle était habitée par les services de la manutention, les états-majors, les infirmiers et des territoriaux qui travaillaient dans Verdun avec les pompiers. Il ne pouvait être question d'envier leur situation. Le 59^e bataillon de chasseurs cantonnait, je crois, à la Citadelle. Il fit partie de la brigade des chasseurs de Driant, au bois des Caures. Nous arrivâmes dans le secteur de Verdun quelques jours après la destruction de ces deux bataillons qui défendirent leurs positions jusqu'à l'anéantissement.

La gare de Verdun était un point de la ville particulièrement dangereux. Certains jours, le bombardement sur ce point dépassait les limites de la raison. Une grande partie de la fortune de l'Europe fut ensevelie à Verdun. A Verdun commença réellement la fin d'un monde et ceux qui vécurent là, en février 1916, purent constater que la guerre était la plus terrifiante de toutes les maladies de l'intelligence humaine. C'est pourquoi nous ne haïssions pas l'ennemi, tout en essayant de le détruire.

J'ai couché dans une de ces maisonnettes en bois qui permettaient aux citadins de surveiller leurs légumes et de passer leur dimanche en admirant les crêtes recouvertes de bois en haute futaie. On y gelait sans pouvoir espérer allumer du feu à moins de faire flamber toute la cabane. Il ne pouvait être question de trouver un coin reposant. Les yeux des canonnières allemands semblaient apercevoir tout ce qui bougeait ou faisait mine de dormir. Ils eussent tiré sur une fourmi.

Quelquefois, rarement, on pouvait apercevoir un soldat qui étendait du linge, pas le sien, celui d'un autre, car il fallait gagner des sous pour manger quelque chose de décent. L'histoire quotidienne du soldat pauvre ne fut jamais très bien racontée. Il est de bon goût d'omettre la pauvreté dans toutes les aventures de guerre. Et pourtant, au régiment, il y avait des riches et des pauvres. Les soldats riches étaient naturellement beaucoup plus heureux que les soldats pauvres dans ce domaine où la richesse intérieure ne comptait pas pour beaucoup. La vie, en dehors de la zone de mort, se décomposait ainsi : le vin, le tabac, les conserves, le chocolat, la charcuterie et les sucreries. Il n'était pas très adroit ou très consolant de s'occuper du reste. Il est peut-être, sinon facile, du moins possible de se préparer à la mort, une fois pour toutes, mais il est inhumain de recommencer cette opération philosophique à peu près tous les trois jours. Pour cette raison, plus le soldat coud de brisques sur sa manche et moins il s'aguerit.

* * *

En général, les jeunes hommes semblent moins craindre la mort que les vieux. Je crois qu'il ne faut voir dans ce fait qu'une apparence assez trompeuse de la santé et de la fraîcheur physique et morale. Ils réagissent plus vite quand le danger est passé. La seconde de la mort violente est fantastique. Heureux ceux qui ne cherchent point à imaginer l'arrêt éternel du cœur!

La plupart des soldats vont à la bataille avec résignation. Quelques hommes prédestinés gardent un peu d'initiative dans cette série de catastrophes qu'est un combat. Si tous les soldats

pouvaient donner leur vie sans résignation, mais en usant de toute leur lucidité d'esprit, la guerre serait encore plus terrifiante qu'elle ne l'est. Peu de soldats savent se défendre et encore moins combattre. La majorité fait le sacrifice de sa vie par ordre, par patriotisme et par ce « je ne sais quoi » qui est la conscience traditionnelle du soldat. La mort patriotique est une mort de débutant dans la guerre. Le soldat donne tout, on lui donne peu en échange.

Le patriotisme ne résiste pas longtemps à ce marché de dupes. Le seul soldat qui n'est jamais ridicule est le soldat professionnel, commandé par de vrais soldats. Ils sont rares. Ils existent cependant et j'ai vu jusqu'à quel point de rayonnement mystique certains officiers pouvaient dominer la bataille et les forces stupides de la machinerie homicide.

La guerre moderne qui est une guerre soumise à la cruauté inexorable des produits chimiques est une guerre préparée par les civils beaucoup plus que par les soldats. Ceux-ci subissent les ruses et les inventions des chimistes éloignés de la tuerie. La loyauté militaire se tient dans la simplicité des armes. Nous sommes loin de cette élégance qui permettait de tirer quelque fatuité de sa propre mort. On peut être, à la rigueur, fier d'un coup d'épée, on ne peut s'enorgueillir d'avoir été aplati comme une punaise. C'est pourtant quelques hommes lucides qui gagneront la partie, au couteau. Il faut refaire l'éducation professionnelle et sentimentale du soldat. Le soldat de Verdun n'était plus celui de l'Empire. La musique qui fut une grande conductrice d'hommes ne peut plus se faire entendre. Par quoi la remplacera-t-on? Il faut trouver l'équivalent et procurer aux soldats l'enthousiasme physique plus que moral des mille tambours et clairons. A Verdun nous n'avions pas de tambours et pas de clairons. La guerre se déroulait dans le plus morne des paysages. Vingt fois par jour et vingt fois par nuit nous assistions à la chute de la Maison Uscher. Ce n'est point un spectacle pour les soldats. Le lyrisme de cette guerre de 1914 est à définir. Autour de Verdun, je pressentais pourtant que tout cela ne pourrait se terminer d'une manière purement historique. Verdun demeure toujours pour moi une des aventures les plus mystérieuses de la nature humaine. En ce temps-là, je ne pensais pas à l'aventure, mais depuis j'ai éprouvé le besoin de revoir cette terre et cette ville, et, en ce moment, avant d'entrer un peu en propriétaire dans cette ville que j'aime parce que je fus un de ses soldats, j'éprouve le désir de me retrouver en arrière casqué d'une bourguignotte, comme je me vois sur une photographie jaunie et tel que personne ne peut me reconnaître. La guerre n'est plus qu'une image intime. Chacun garde la sienne; elle ne se révèle qu'à lui.

Quand j'étais dans le nombre des soldats de Verdun, l'avenir pour moi, c'était l'heure du ravitaillement. Ce n'est peut-être pas un exemple d'élévation spirituelle, mais c'était ainsi. Et c'était pour le mieux. Un jour, comme je revenais d'une expédition amicale chez des amis du camouflage qui habitaient dans une béliandre, j'entraï afin de me reposer et par curiosité, dans une maisonnette abandonnée au milieu d'un champ de choux gelés. Je mis du bois dans un poêle et je me chauffai tout seul. Le poêle tirait bien. J'étais seul dans un monde subitement vidé de tous ses soldats. Je n'ai jamais éprouvé dans ma vie un tel bien-être à la fois physique et moral. J'avais dans ma musette du pâté, du pain, du fromage, des saucisses froides et des oranges, deux litres de vin dans mon bidon. Je bus les deux litres et je mangeai toutes mes provisions. Au loin, j'entendais, derrière l'écran de la chaleur confortable, rouler les convois de ravitaillement et les avant-trains d'artillerie. Dans la nuit froide et claire une armée de véhicules roulait et cliquetait sur les routes dans la direction de Souville.

J'étais seul, jouissant seconde par seconde du grand plaisir calme d'être vivant et repu, d'être une bête au fond d'un terrier

inexpugnable et d'entendre, à l'abri, tous les détails sonores d'une catastrophe dont je connaissais la qualité. Autour de moi, plus puissant que les bruits de la guerre, le silence régnait. Pas de voix humaines dans le secteur de la maison abandonnée. Les « face de rats », « vieilles noix », « du Schnock », les « billes de clowns », les « du con » et autres gentilleses de nos conversations amicales pendaient aux murs de cette idéale guitoune comme de vieux oripeaux morts et miteux. L'ange de la solitude parlait une langue distinguée. Ses propos ne sont plus dans ma mémoire. Il me montra du doigt et avec mépris les peaux mortes de nos expressions pénibles que l'usage avait rendu à peu près réglementaires dans toutes les armées combattantes. Je suppose aujourd'hui que ce geste avait pour but de me dégoûter d'une certaine facilité de langage qui fit le succès des premiers livres de guerre. Mais à cette époque, devant Verdun, je pensais sans doute d'une autre manière, je chassai l'ange de la solitude et je courus retrouver mes camarades dans le faubourg du Pavé.

*Ah! ne restez jamais seul, dit le soldat d'infanterie,
Ne restez jamais dans le brouillard du silence.
Cent copains valent mieux qu'un, je vous le dis,
Car parmi ces cent-là, dans les champs du silence,
Celui qui doit veiller, veille et surveille le silence.*

Nous aspirions tous à la solitude, mais nous n'étions plus assez robustes et assez élevés pour supporter la solitude. Dans le fond nous étions tout à fait à notre place dans un régiment.

A mon goût, le mien était trop honnête. A certains moments je désirais d'autres assemblées. Puisque j'étais soldat j'eusse voulu porter l'uniforme et continuer les traditions des régiments plus en harmonie avec la guerre désespérée que nous menions devant Verdun. Quand je pensais à ces choses à la fois puérides et glorieuses, je m'imaginai chasseur d'infanterie légère d'Afrique. Ce n'était pas banal. C'était même, à mon avis, la seule façon de se distinguer dans cette foule immense de soldats-citoyens sacrifiés quotidiennement dans la gueule immense de la monstrueuse divinité qui, chaque jour, dévorait des milliers d'hommes. Je me représentais Verdun, quand je vivais dans sa défense, comme une sorte de monument à face humaine et dévorante, peut-être une réminiscence du Baal-Zéboud de Carthage quand Salammbô contemplait les sacrifices humains. On enfournait dans la gueule du monstre des pelletées de fantassins, d'artilleurs, de chevaux, de mulets et d'éléments de liaison entre toutes ces espèces.

Bref, il me semblait plus séduisant de me sacrifier sous l'uniforme des bataillonnaires d'où rayonnait un lyrisme dont je pouvais me fortifier... en ce temps-là. L'infanterie coloniale ne me déplaisait pas non plus, bien qu'à mon avis elle fût moins racée que l'infanterie légère. Cet engouement pour un sort plus terrible que le mien dura trois semaines. Après quoi, la relève s'empara de la succession de mes pensées et de celles de mes camarades.

* * *

Les uns furent embarqués dans des camions et les autres prirent la route avec les trains régimentaires, les trains de combat et les échelons des compagnies de mitrailleuses. Je fus désigné pour faire la route à pied avec les conducteurs de ma compagnie. Cette décision, que j'avais d'ailleurs provoquée, m'enchantait, car mon indépendance relative dans cette longue colonne me permettait de goûter précieusement le plaisir de marcher dans la direction de Bar-le-Duc. Je précédais de loin la colonne avec les fourriers chargés du cantonnement. Un brouillard complice anéantissait le paysage à quelques mètres autour de nous. Ce brouillard nous le bénissions, car la route de Saint-Mihiel était dangereuse.

Dans un carrefour, au centre d'un village détruit, dans une sorte d'abri, mi-puits, mi-tour, construit avec des sacs de terre, nous

aperçûmes la tête et le buste d'un gendarme casqué. C'était sans doute un gendarme périgourdin aux yeux tristes, à la moustache brune. Il avait l'air gêné dans son trou. Il nous fit signe de nous hâter et nous ne lui demandâmes pas d'explications. Le coin devait être malsain. Longtemps je revis la tête et le buste de ce gendarme qui ressemblait à une attraction foraine. L'odeur préhistorique des grandes forêts effaça cette image. Nous nous retrouvâmes tous au cantonnement, mêlés aux bérets bleus à grenade rouge du 15-9 et du 97, de la brigade d'infanterie alpine du général Barbot. J'avais quelques sous en poche. Nous bûmes dans une grange. On voyait les étoiles entre les tuiles disjointes ou cassées. Au loin on entendait le roulement sourd de la bataille de Verdun.

Il n'y avait pas de civils dans ce village. Mais ça sentait déjà le civil, la charcuterie, la mercerie, le pain chaud, les putains camouflées, plus rapaces que des charognards, le monde tiède d'un arrière douillet qui allait nous accueillir la main ouverte pour recevoir.

A cette époque, nous ne pouvions même plus placer nos boniments et ceux qui ne pouvaient pas digérer vite le passé gardaient une boule dans l'estomac. Les silencieux avaient l'air de ruminer.

Le troisième jour de notre départ de Verdun, vers midi, nous entendîmes les clairons et les tambours qui répétaient derrière une grange une marche intitulée : *A petits pas*. Nous sûmes que notre division cantonnait quelque part aux alentours de Ligny-en-Barrois. C'était plaisant d'entendre cet air. Nous arrivâmes fourbus auprès d'une fontaine où des soldats lavaient du linge. Personne ne prêta attention à notre présence. La ville rêvée était aussi morne que toutes les autres. Il fallait imaginer au bout de la route la présence fulgurante de Verdun pour trouver un intérêt quelconque à cette agitation de soldats transformés en femmes de ménage.

Dire que Verdun hanta nos nuits entre Ligny-en-Barrois et les casernes de Toul serait mentir. Le passé mordait peu sur notre imagination. Nous en parlions par politesse ou pour pimenter la béatitude de la vie de garnison. Il fallait attendre quelques années pour retrouver dans notre mémoire cette chronique fantastique de mars 1916.

Un beau jour l'image de Verdun s'est installée devant ma porte. J'ai mis la main devant mon visage afin d'essayer de penser à autre chose. Et puis, comme beaucoup d'autres, j'ai repris la route de Verdun, en hésitant, prudemment, en cherchant la trace de mes propres pas. Je ne savais pas du tout ce que je trouverais au bout de la route.

PIERRE MAC ORLAN.

CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique
des idées et des faits

Une histoire de la Grande Guerre

La magnifique histoire générale publiée sous la direction de MM. Louis Halphen et Philippe Sagnac sous le beau titre de PEUPLES ET CIVILISATIONS vient de s'accroître du 19^e et avant-dernier tome qui traite de *La Crise européenne et la Grande Guerre* (1904-1918) (1). Son auteur, M. Pierre Renouvin, était tout désigné pour exposer pareil sujet autant par ses études antérieures et sa réputation d'historien consciencieux que par la situation qu'il occupe. Conservateur de la bibliothèque de la guerre créée sous la direction de M. Camille Bloc près du Musée de la Guerre du château de Vincennes, il a pu disposer de la bibliographie la plus complète qui existe actuellement sur la Grande Guerre.

Avec son œuvre, on sort décidément des publications hâtives et tendancieuses écrites après la guerre et sous son influence et dont le succès près du grand public ne prouve nullement la valeur scientifique. Le rôle de l'historien, tel que le comprend M. Renouvin, est d'exposer ou d'expliquer bien plus que de condamner ou de défendre, et ce rôle M. Renouvin a su le remplir, sans renoncer pour cela à ses préférences. L'originalité de son œuvre ne consiste pas dans la révélation de faits nouveaux, ni dans la recherche d'explications inédites, mais dans le plan même adopté par l'auteur. Les opérations militaires n'éclipsent plus les autres aspects de la guerre mondiale; elles sont « replacées au milieu de tous les autres éléments qui sont entrés en ligne de compte dans l'évolution du conflit... »; la diplomatie, « qui a réussi à entraîner dans la guerre une partie des États neutres »; les forces économiques, que chaque belligérant s'est efforcé d'exploiter au maximum, tandis qu'il cherchait à ruiner celles de l'adversaire; les incidents de la politique intérieure qui ont augmenté ou compromis la cohésion de chacun des belligérants; les forces morales, enfin, tous ces éléments qui, à des degrés divers, ont contribué, avec les opérations militaires elles-mêmes, à amener la décision, ont leur place marquée dans l'exposé de M. Renouvin.

Je ne puis songer à donner dans cette *Revue* un aperçu succinct d'une œuvre si considérable; je n'ai d'autre but, en signalant ou en discutant quelques questions traitées par l'auteur, que d'amener nos lecteurs à lire ce livre de première valeur. Il va de soi que dans cet exposé je recourrai largement à son texte.

* * *

L'étude des origines du conflit, le *Pourquoi* de la guerre, étant presque inséparable de la guerre elle-même, devait nécessairement servir de préambule à l'exposé des premières hostilités. M. Renouvin y consacre ses deux cents premières pages en prenant pour point de départ la situation politique mondiale en 1904. Certes, la date choisie est tout arbitraire, mais l'auteur estime que « c'est à partir de 1904 que se dessine un équilibre nouveau des forces européennes », que commence « la marche vers la guerre ».

Quoiqu'il se défende de porter un jugement de responsabilité « parce que ce jugement est étranger à l'objet d'une étude historique », il ne peut cependant éluder complètement de répondre à cette question angoissante : quelle cause, quel homme ou quel pays a, en dernière analyse, rendu la guerre inévitable? Il le fait en

cherchant à déterminer parmi les causes singulièrement complexes d'un tel événement, celles qui paraissent avoir joué le rôle prépondérant.

Il énumère d'abord les causes qu'il considère comme secondaires; les unes d'ordre psychologique : l'accentuation, pendant les dix ans qui ont précédé le conflit, de l'individualité des États, de la susceptibilité des nationalismes; d'autres d'ordre mécanique, c'est-à-dire la course aux armements, qui est plus un effet qu'une cause car elle n'est que « le résultat d'une situation antérieure et des inquiétudes qu'elle a provoquées »; causes économiques enfin, car les grands pays d'Europe, surindustrialisés, se disputent les marchés et dans la lutte incessante pour conquérir ou garder des clientèles, l'opinion de chaque pays en arrive à s'émouvoir, à exaspérer les jalousies, à entretenir un état d'esprit de méfiance mutuelle.

« Toutes ces causes, dit M. Renouvin, ont exercé une influence sur l'évolution des relations internationales; elles ont contribué à accentuer les rivalités et à préparer l'atmosphère d'où la guerre est sortie. Et cependant elles ne sont, ni les unes ni les autres, des explications suffisantes. Cette explication, c'est dans l'orientation des politiques nationales, dans l'action des gouvernements qu'il faut en fin de compte la chercher. »

Pour notre auteur, les crises marocaines, celle de Tanger et celle d'Agadir, n'ont pas eu, dans les origines lointaines du conflit, de rôle prépondérant, car le gouvernement allemand n'aurait jamais vu dans cette question « qu'une affaire de prestige ». Il semble cependant que si l'occupation graduelle du Maroc s'explique et se légitime par la nécessité d'assurer la sécurité des possessions françaises du Nord-Africain, elle n'en constituait pas moins une modification importante à l'équilibre des forces en Afrique, elle donnait prétexte à l'Allemagne de prétendre à des compensations, et à défaut de les trouver, de s'opposer à la politique marocaine de la France. En un mot, en s'engageant dans l'affaire marocaine, la France ne courait-elle pas au-devant des aventures? Il n'y a pas de doute que Tanger et Agadir ont, pour une grande part, contribué à aigrir les rapports entre les deux pays.

M. Renouvin croit trouver les causes principales de la guerre dans deux problèmes qui touchent à des intérêts essentiels de grandes nations : l'une, étant la rivalité navale de l'Angleterre et de l'Allemagne, l'autre, la rivalité balkanique de l'Autriche-Hongrie et de la Russie. « C'est la volonté allemande de construire une grande flotte qui a été l'aliment de l'entente cordiale franco-anglaise... » Dans les Balkans, le conflit austro-russe était séculaire, mais il avait pris un caractère plus grave depuis la croissance des États chrétiens de la péninsule parce que, pour l'Autriche, le réveil des minorités nationales se confondait avec l'ébranlement de son existence même. A ces deux causes, M. Renouvin néglige d'en ajouter une troisième, peut-être parce qu'elle est née avant 1904 : c'est la rivalité franco-allemande. Sans doute la France n'aurait pas fait la guerre pour reprendre l'Alsace-Lorraine, mais la perte des provinces arrachées en 1870 restait une plaie ouverte au cœur de la nation, un motif sentimental de ne pas oublier l'injurieuse humiliation et cet antagonisme franco-allemand était devenu si indiscutable qu'il semble que tous les autres conflits européens sont venus se greffer sur lui. Plus d'une fois le vainqueur chercha à opérer un rapprochement. « Renoncez à la question du Rhin, disait en 1884 Bismarck à M. de Courcel, et je vous aiderai à conquérir sur tous les autres points les satisfactions que vous pouvez désirer... Je désire en arriver à ce que vous pardonnerez Sedan comme vous avez pardonné Waterloo. » Guillaume II poursuivit parfois le même dessein, mais à mesure que l'alliance franco-russe s'accroissait, il dut renoncer à l'espoir d'une réconciliation et, par le jeu des alliances, les deux rivaux de 1870 en vinrent à soutenir

(1) Un volume in 8°, 639 pages, Paris, Félix-Alcan.

des intérêts qui n'étaient pas essentiellement les leurs. Constatation troublante et bien digne de méditation, la guerre de 1914 a finalement éclaté pour une question où ni la France ni l'Allemagne n'avaient personnellement rien à gagner. Mais la nécessité de sauvegarder des alliances indispensables à leur sécurité les entraîna l'une et l'autre à prendre partie dans la querelle austro-russe. Elles ne le firent d'ailleurs qu'à leur cœur défendant : une première fois, en 1908, la France n'avait guère encouragé les dispositions belliqueuses de la Russie, lors de l'annexion par l'Autriche de la Bosnie-Herzégovine et Guillaume II, de son côté, avait, en 1913, arrêté l'Autriche prête à écraser la Serbie. Mais à moins de compromettre la force de cohésion des empires centraux, Guillaume II crut, après l'attentat de Serajevo, qu'il fallait aider l'Autriche jusqu'au bout, même en courant le risque d'une guerre générale. Et c'est cette volonté d'aller jusqu'au bout qui, en rendant la guerre fatale, inévitable, charge finalement l'Allemagne de la part la plus lourde d'une responsabilité collective. Les autres causes invoquées : le turbulent nationalisme serbe, les imprudences de la politique russe, les hésitations de l'Angleterre, trop lente à prendre partie à la veille du conflit, enfin tant d'impondérables impossibles à préciser ont certes contribué dans une mesure plus ou moins grande à mettre la paix en danger, mais, encore une fois, sans la volonté belliqueuse de l'Allemagne, ils n'auraient pas suffi à provoquer la catastrophe.

* * *

Au début des hostilités, les deux puissances centrales ne comptent pas 120 millions d'habitants, tandis que les puissances de l'Entente en ont 238 millions en ne tenant compte que de leur population européenne, mais malgré cette énorme infériorité numérique, l'Allemagne et l'Autriche peuvent mettre en ligne des effectifs qui soutiennent la comparaison avec ceux de leurs adversaires : pas tout à fait 150 divisions d'infanterie contre environ 170, et la perfection de leur armement diminue encore cette infériorité relative. Sur mer, le rapport des forces des belligérants est bien entendu tout à fait à l'avantage de l'Entente. La flotte russe, en mer dans la Baltique et dans la mer Noire, ne peut avoir qu'un rôle passif. La flotte française, concentrée dans la Méditerranée, domine aisément les forces navales de l'Autriche-Hongrie. Enfin, en ne tenant compte que des cuirassés, l'Allemagne peut à peine opposer 40 unités aux 64 cuirassés anglais, et son infériorité est encore plus grande pour les autres catégories de navires.

La mobilisation de ces forces énormes, de ces nations armées, telles qu'on ne les avait plus connues depuis les invasions, s'effectua partout « dans des conditions meilleures que l'administration militaire n'avait jamais osé le prévoir ».

Partout aussi se réalisa avec une unanimité impressionnante « la mobilisation morale », c'est-à-dire, l'accord patriotique de tous, dans l'oubli des querelles politiques, sociales ou religieuses, la volonté de tendre les énergies de la nation vers le but essentiel, l'abandon spontané au pouvoir exécutif d'une autorité sans contrôle et sans réserve.

Dans les États parlementaires de l'Europe occidentale, en France comme en Angleterre ou en Allemagne, le parti socialiste, internationaliste par définition, bien loin de profiter de la crise économique et politique créée par la guerre, « pour agiter les couches populaires les plus profondes et précipiter la chute de la domination capitaliste », vota toutes les mesures exceptionnelles et fit bloc avec les partis bourgeois pour le maintien des nations autonomes.

La question des minorités nationales fut d'emblée plus grave. Sauf la France, tous les autres grands pays s'en inquiétèrent, mais à des degrés divers.

En Allemagne, les Polonais, les Alsaciens constituent des groupes

trop peu nombreux pour représenter un danger. La Grande-Bretagne, à la veille même des hostilités, cherche en vain une solution à une des crises les plus graves de la question irlandaise. Sans doute, le chef du groupe irlandais a promis que le gouvernement pourrait compter sur son appui loyal. Mais dans quelle mesure la population de l'Irlande restera-t-elle fidèle à ce mot d'ordre ? La Russie compte parmi ses sujets de nombreuses populations allogènes. Mais, seuls, le groupe finlandais et le groupe polonais ont une conscience nationale active et peuvent trouver, dans la guerre, une occasion de mener une agitation séparatiste. Enfin, l'Autriche-Hongrie, macédoine de peuples, Tchèques de Bohême, Polonais de Galicie, Roumains de Transylvanie, Slovaques de Hongrie, Slovènes et Croates, Bosniaques et Dalmates, dominés par une minorité allemande et magyare, peut redouter plus que tout autre État que la guerre — et surtout une guerre malheureuse — ne soit le signal de la dissolution de la monarchie dualiste.

Cependant, en août 1914, nulle part les principes de dissolution qui existent ne se manifestent encore. Les forces morales soutiennent les combattants qui se précipitent dans un enthousiasme voisin de la folie au-devant des plus épouvantables hécatombes.

Plus d'une fois, au cours de son exposé, M. Renouvin fera la révision des forces morales. Il notera pour chaque groupe le progrès des éléments de dissolution, des propagandes défaitistes, des effets de découragement au cours d'une lutte dont on ne peut plus prévoir la fin. N'est-ce pas à une dépression morale du peuple allemand presque tout entier qu'il faut attribuer le brusque affaiblissement du front allemand et l'acceptation précipitée d'un armistice draconien ?

A mon étonnement, dans l'énumération des facteurs moraux qui ont valu finalement la victoire aux États de l'Entente, M. Renouvin ne fait pas mention une seule fois de la violation de la neutralité belge. Je m'en voudrais de juger cette omission à un point de vue trop exclusivement belge ; il n'est pas douteux cependant que l'entrée des troupes allemandes en Belgique a eu des conséquences morales et politiques, immédiates et capitales. Elle a fourni au gouvernement britannique l'argument nécessaire pour agir sur l'opinion d'un pays qui ne voulait pas la guerre et lui a permis, en réponse à l'attentat allemand, de déclarer la guerre dès le 4 août. Or, un retard de quelques jours dans l'envoi du corps expéditionnaire britannique aurait compromis très gravement la retraite de la cinquième armée française, celle de Lanrezac, et aurait ainsi rendu problématique le merveilleux redressement de la Marne.

Plus tard, au cours de toute la guerre, la violation de la neutralité belge n'a cessé d'être le plus précieux argument de la propagande de l'Entente dans les pays neutres et notamment en Italie et aux États-Unis. Il va de soi que pas un pays n'est entré en guerre par compassion pour la Belgique — les gouvernements ignorent la politique de sentiment — mais l'attentat commis, au mépris des traités, contre un petit pays indépendant a ému les peuples et a permis aux ennemis de l'Allemagne de donner à une guerre entreprise pour des motifs très égoïstes le caractère d'une croisade menée pour la défense de l'honneur et du droit.

* * *

M. Renouvin consacre ses meilleures pages à l'histoire économique de la guerre. Le problème de la mobilisation industrielle et commerciale a été peut-être le plus compliqué de ceux qu'ont eu à résoudre les belligérants et il convient donc qu'il arrête spécialement l'attention des historiens. Au début des hostilités, la question du ravitaillement ne préoccupe personne. On s'attendait à une guerre de quelques semaines, tout au plus de quelques mois et si, durant ce temps, la vie économique était entravée ou

même suspendue, les stocks accumulés pendant la paix suffiraient à approvisionner en munitions et en vivres les combattants et la population civile. Lorsque le front se fut stabilisé on se rendit compte que la guerre serait longue et qu'on aurait bientôt épuisé les réserves. Déjà, au mois de septembre, la France et l'Allemagne souffrirent d'une crise de matériel et de munitions. Un peu plus tard les denrées alimentaires commencèrent à renchérir et il fallut songer à donner une organisation de guerre, tant à la production qu'à la consommation. Ce fut alors seulement que les puissances de l'Entente évaluèrent l'immense avantage que leur assurait la maîtrise de la mer. Au mois d'août, l'Angleterre et la France avaient déclaré l'Allemagne en état de blocus : ce n'était encore qu'un geste. Pour que le blocus produisît ses effets, il fallait arrêter, non seulement le trafic des ports allemands, mais encore empêcher que les marchandises ne puissent atteindre le territoire allemand en passant par les ports neutres, scandinaves ou hollandais. Par un « ordre en conseil » du 29 octobre 1914 et un décret français du 6 novembre, les puissances maritimes décidèrent « de considérer d'office comme destinées à l'ennemi les marchandises transportées vers un des ports neutres voisins de l'Allemagne, à moins de preuve contraire fournie par l'armateur ». Le 1^{er} mars 1915, une proclamation précisa que l'interdiction s'étendait à toute marchandise de quelque nature qu'elle fût. Ces mesures étaient en contradiction avec le système établi par la *Déclaration* signée à Londres en 1909 à la suite d'une Conférence internationale. Cette déclaration ne permettait de saisir que la contrebande de guerre « absolue » et « conditionnelle ». Or les gouvernements anglais et français abolissaient la notion même de contrebande de guerre « puisqu'ils ne faisaient plus de distinction entre les marchandises susceptibles d'être utilisées pour les besoins de la guerre et celles qui ne le sont pas. » L'Allemagne était en droit de prétendre que ses adversaires interprétaient à leur guise les règles du droit international. Par représailles, elle autorisa les commandants de ses sous-marins de mener la guerre de course non seulement contre les navires de guerre, mais contre la navigation commerciale de l'ennemi, et les navires neutres se virent exposés à être torpillés car l'Allemagne prétendait que la flotte marchande anglaise abusait du pavillon neutre pour se mettre à l'abri ou encore que les navires neutres transportaient en Angleterre de la contrebande de guerre. C'est donc sur « le dos des neutres » que la guerre économique se poursuivit. Leurs gouvernements protestèrent et ces protestations furent plus véhémentes à l'égard de l'Allemagne parce que ses sous-marins n'épargnaient pas les vies humaines. Bientôt un incident grave se produisit : le torpillage du *Lusitania*. Parmi les 1,200 victimes, 118 étaient des citoyens américains. L'indignation fut telle aux Etats-Unis que l'Allemagne dut s'engager à ne plus couler de navires à passagers sans avertissement préalable et cette atténuation à la guerre de course paralysa à peu près complètement l'activité des sous-marins.

Quant aux résultats du blocus, ils n'avaient pas été aussi désastreux pour l'Allemagne que ne le faisaient prévoir les mesures prises par l'Entente. De nombreuses marchandises continuaient à entrer en Europe centrale par l'intermédiaire des Etats neutres. Les exportations de la Suède et du Danemark vers l'Allemagne en 1915 atteignaient presque le triple du chiffre de 1913; celles de la Norvège avaient augmenté de 80 %. Bien plus, d'après des révélations faites après la guerre, le commerce anglais continuait, dans une certaine mesure, à ravitailler les puissances ennemies. Le gouvernement anglais ne l'ignorait pas, mais des considérations financières, la nécessité de maintenir la valeur de la livre sterling, la crainte aussi de représailles de certains neutres, la Suède notamment, empêchaient le gouvernement d'édicter des prohibitions absolues. Malgré la valeur de ces arguments diplomatiques et financiers, on se résolut, au printemps 1916, à renforcer le blocus.

Les pays neutres ne pourraient recevoir désormais un chiffre d'importations supérieur à celui qu'ils recevaient avant-guerre et les marchandises ainsi importées seraient consignées à une société de surveillance chargée d'empêcher la réexpédition vers l'Allemagne. C'était le système du « contingentement » dont on a usé et abusé ces dernières années. En 1916 il constituait une nouveauté dans les rapports commerciaux entre nations.

Il ne restait plus d'autre moyen aux Etats neutres pour ravitailler l'Allemagne que de vendre les produits de leur propre sol et les prix offerts étaient tels qu'il arriva que la viande manqua à Copenhague parce que les éleveurs danois vendaient de préférence leur bétail en Allemagne.

A cette dernière fissure du blocus les Alliés remédiaient parfois par des moyens de pression. Ainsi, la flotte de pêche norvégienne, usant pour ses machines de charbon anglais, ne reçut plus son approvisionnement en combustible qu'à la condition de vendre son poisson en Angleterre.

Enfin, la dernière ressource fut de pratiquer « la politique d'achats ». Les Alliés l'appliquèrent en Suède en se faisant céder les deux cinquièmes de la production du minerai de fer : c'était autant que l'ennemi n'achèterait pas.

* * *

Quelle sera la riposte de l'Allemagne à des mesures qui aboutissent à affamer sa population et par contre-coup à affaiblir la force combative de ses soldats? Elle n'a qu'un moyen à sa disposition : la guerre sous-marine à outrance. Elle a promis aux Etats-Unis d'y renoncer. Cependant, depuis le milieu de 1916, l'état-major de la Marine, soutenu par les grands chefs militaires, affirme qu'elle seule obligera la Grande-Bretagne à capituler avant même que les Etats-Unis, s'ils se décident à déclarer la guerre, puissent intervenir efficacement. L'Empereur et Bethmann-Hollweg hésitent; il faut qu'on leur démontre que la guerre sous-marine est « l'unique solution » pour qu'enfin, en janvier 1917, l'ordre soit donné aux sous-marins d'agir « avec la plus grande vigueur ». C'est la flotte marchande qu'il faut atteindre : « Entre un cuirassé et un grand navire de commerce, disent les instructions, c'est ce dernier que vous devez choisir ».

La réponse américaine ne se fait pas attendre. Le 1^{er} février, les relations diplomatiques sont rompues entre les Etats-Unis et l'Allemagne. L'« acte manifeste » d'hostilité qui doit, selon un message du président Wilson au Sénat, provoquer l'intervention américaine ne peut guère tarder. Déjà, le 12 mars, dans l'Atlantique, un transport de vivres, l'*Argonquin* a été attaqué. Le 19, le steamer *Vigilantia* est coulé avec son équipage. L'heure est venue de prendre les décisions dernières : le 2 avril, à d'énormes majorités, le Sénat et la Chambre des représentants votent la déclaration de guerre.

M. Renouvin recherche avec perspicacité les causes de la décision américaine. Il n'admet pas qu'elle ait été le résultat de la politique personnelle du président Wilson « parce qu'il éprouvait une sympathie instinctive pour le point de vue anglais et parce qu'il désirait être présent à la Conférence de la Paix pour y développer sa doctrine d'une paix juste et durable ». Au contraire, les collaborateurs du Président sont unanimes à affirmer qu'il a longuement hésité et que, personnellement, il espérait que des menaces suffiraient à faire renoncer l'Allemagne à la guerre sous-marine. Il est incontestable aussi que les grandes banques ont organisé et soutenu une campagne de presse pour créer une opinion favorable à la guerre : la défaite de l'Entente aurait, en effet, compromis le remboursement des avances faites par elles aux Alliés.

La publication d'une dépêche chiffrée du secrétaire d'Etat allemand des Affaires étrangères, Zimmermann, promettant l'appui

de son gouvernement au Mexique si celui-ci déclarait la guerre aux États-Unis, irrita profondément les populations du Centre et de l'Ouest, restées longtemps rétives à l'idée d'une intervention armée. Elles ne comprenaient pas, comme les riverains de l'Atlantique, la solidarité de fait qui existe entre l'Ancien et le Nouveau Monde et le danger d'une hégémonie allemande. Mais lorsque la déclaration de guerre sous-marine à outrance détermina les armateurs américains à arrêter le trafic dans la zone du blocus, que les marchandises destinées aux Alliés s'accumulèrent dans les ports, cette « congestion économique » menaça les intérêts des armateurs et des industriels, mais aussi ceux des agriculteurs, des planteurs de coton, des éleveurs de bétail de l'Ouest; alors la population américaine tout entière rendit l'Allemagne responsable de ce désordre et c'est la volonté à peu près unanime de la nation qui força le président Wilson à renoncer à la neutralité.

Telle est la conclusion de M. Renouvin : « Sans la guerre sous-marine à outrance, les États-Unis ne seraient pas entrés dans la lutte. »

M. Renouvin considère à juste titre la décision américaine comme l'événement décisif de la guerre mondiale. La participation militaire des Américains doit assurer aux armées de l'Entente des ressources en effectifs qui rompent l'équilibre des forces. Dans l'ordre économique et financier le concours américain a des résultats immédiats et considérables, en délivrant la France et l'Angleterre des soucis que leur causent les paiements des fournitures de matériel de guerre et de produits alimentaires. Désormais c'est le Trésor américain qui leur fournira, sous forme d'avances, les sommes nécessaires au financement de leurs achats.

Dans la guerre économique, le blocus sera renforcé car les États neutres, déjà gênés dans leurs importations par le régime du « contingentement », ne pourront plus recevoir de marchandises américaines que dans la mesure où les autorités américaines en donneront la permission et sous la condition de mettre leur tonnage disponible à la disposition de l'Entente.

C'est aussi l'entrée en guerre des États-Unis qui entraîne dans le conflit une partie des républiques de l'Amérique latine; enfin, au point de vue moral, l'intervention américaine a une importance capitale. Pour la première fois une nation neutre se décide à prendre part au conflit sans s'être livrée à des marchandages. « Nous n'obéissons, a dit le président Wilson, à aucun mobile égoïste, nous ne cherchons ni conquête, ni domination; nous ne souhaitons ni indemnité pour nous, ni compensation pour les sacrifices que nous allons librement consentir. » Cette affirmation de désintéressement ne peut faire oublier les motifs mercantiles de la déclaration de guerre, mais, sur l'heure, près des neutres et pour une grande masse du peuple américain lui-même, il parut que les États-Unis ne faisaient la guerre que pour une idée, pour servir une cause juste, pour défendre les principes sur lesquels repose le droit des neutres.

La victoire de l'Entente fut due à bien des causes autres que l'aide des États-Unis, mais il reste incontestable que sans les renforts américains Foch n'aurait pu poursuivre son offensive et que la rupture du front allemand coïncide avec l'entrée en ligne des premières armées de la grande République.

Ces quelques aperçus de l'œuvre de M. Renouvin paraîtront bien incomplets et trop fragmentaires et il était sans doute téméraire de chercher à les exposer en les séparant d'un ensemble qui permet seul de juger de leur importance relative. Tels quels, ils suffiront, nous osons l'espérer, à convaincre nos lecteurs de la valeur de l'ouvrage de M. Renouvin, qui est et qui restera une des plus complètes et des meilleures synthèses de l'histoire de la Grande Guerre.

FL. DE LANNOY,
Professeur à la Faculté de philosophie
et lettres
de l'Institut Saint-Louis, à Bruxelles.

Dames de France et d'ailleurs

Une fiancée de Bonaparte
Désirée Clary

I

L'un des plus notables historiens de l'actuelle Pologne, M. le professeur Simon Askenazy, a produit, il y a peu (1), un document napoléonien aussi sensationnel que mal étudié jusqu'ici. Il s'agit d'une ébauche de roman, intitulé *Clisson et Eugénie*, que le jeune Napoléon Bonaparte aurait jetée fiévreusement sur le papier deux mois environ avant les événements foudroyants de *vendémiaire*, et dans le moment même où la rupture de ses fiançailles avec Désirée Clary, belle-sœur de son propre frère Joseph Bonaparte, était à la veille de se produire.

Le professeur Askenazy rapporte qu'« à en juger par l'illisible de l'écriture, parfois indéchiffrable », le manuscrit de *Clisson et Eugénie* semble avoir été composé par son auteur dans un état d'énerverment insolite, une effervescence et un bouillonnement extraordinaire des sentiments et des idées. Du Rousseau peut-être, mais d'un Rousseau plus austère, plus mâle que celui de la *Nouvelle Héloïse* et qui laisse entrevoir, sous une lave ardente et le feu des passions, un impatient désir de gloire et de grandeur, voilà quel est le caractère de ces pages frémissantes.

Une imagination « ardente, un cœur de feu, une raison sévère », mélange frémissant mais assez confus de Saint-Preux, de César, et de Caton, voilà comment Napoléon Bonaparte se dépeint lui-même dans cet épisode romancé de sa vie.

Il faut dire que, sauf un badinage innocent à Valence, avec M^{lle} du Colombier, le jeune officier d'artillerie n'avait guère connu de l'amour, jusque-là, que le mirage. « *Clisson était né pour la guerre*, écrit-il lui-même au début de son texte. *Encore enfant, il connaissait la vie des grands capitaines. Quoique adolescent, il était parvenu au premier grade de la milice militaire.* » Cependant quelque chose de vague, d'inconnu et de délicieux oppressait son cœur. Sa misanthropie, son dédain des hommes le trouvait adouci, tempéré souvent par ce quelque chose d'autre qu'il souhaitait sans pouvoir le définir. C'est qu'« il avait, disait-il, le désir du bonheur et n'avait encore trouvé que la gloire ». Alors, durant la nuit, « sur des bancs argentés par l'astre des amours », son esprit s'égarait en toutes sortes d'aspirations et de souhaits tumultueux.

Rien, comme on le voit, de plus romanesque, et, si l'on veut, bien avant que le mot fût usité, de plus romantique. Enfin Clisson connut Eugénie. Dès lors, dans les camps, dans les combats, au milieu des dangers pressants de la guerre, Clisson « ne faisait pas un pas sans avoir Eugénie dans la mémoire. » Bientôt il s'imprégnait d'elle, de son souvenir au point qu'entre lui-même et les actions de sa vie quotidienne et militaire il apercevait avec persistance ce fantôme charmant. Et comme Clisson c'est lui, il faut rechercher qui était cette Eugénie dont il rêve, dont il est fou et dont la nuit, à la lueur d'un feu de bivouac, au pas rythmé de la sentinelle, il s'essaye à tracer le portrait.

II

Ce portrait d'Eugénie ou, si l'on veut de Désirée Clary, et celui d'Amélie, ou plutôt Julie sa sœur aînée, que Joseph Bonaparte

(1) Voir *Hippocrate*, revue d'humanisme médical (mai 1933).

allait épouser à Marseille, nous les trouvons, dans le manuscrit de Pologne, esquissés tous deux d'un trait ferme par Napoléon. « *Amélie avait une belle taille, de beaux yeux, un beau teint, de beaux cheveux et dix-sept ans. Eugénie (était) plus jeune d'un an.* » Et comme c'est Eugénie qui a les préférences de l'officier vainqueur à Toulon, du jeune général à qui l'on doit les succès de Saorgio et du col de Tende, il faut voir celui-ci s'appliquer à peindre l'objet de sa passion. « *Eugénie, dit-il, ne regardait jamais fixement un homme. Elle souriait avec douceur pour faire voir les plus belles dents possibles. Si on lui offrait la main, elle la donnait timidement, la retirait promptement.* » Et cette petite main, cette jolie main, fine et soyeuse, de M^{lle} Clary, voilà notre sourcilieux jeune homme, jusque-là si rigide, si peu galant, de nous la peindre avec l'extase et le ravissement d'un amoureux!

« *L'on eût dit, écrit-il toujours sous le nom de Clisson, l'on eût dit qu'Eugénie provoquait de laisser voir la plus jolie main où la blancheur de la peau contrastait avec le bleu des veines.* » Devenue celle d'une reine, cette mignonne main-là se plaira sur le clavecin plus tard à jouer l'ouverture du *Calife de Bagdad*; mais, pour l'instant, Napoléon ne pense qu'à elle, et pour l'obtenir, il est résolu à la demander en mariage à la famille Clary.

Cruellement frappés par la Révolution, ces Clary, qui appartenaient à l'opposition royaliste du Midi, avaient, durant l'année 1793, subi en quelques mois les pires revers : les fils avaient été arrêtés; l'un d'eux, Justin, s'était suicidé dans sa prison, et le père, l'un des plus importants négociants en savon, puis en tissus, de la ville de Marseille, avait péri de douleur. Fort vaillamment, M^{me} Clary, la mère, secondée par son fils aîné, parvint à soutenir le fructueux commerce. Il s'en fallut de peu pourtant que celui-ci ne fût de nouveau interrompu. Lors de la réaction thermidorienne, le fils survivant se trouva incarcéré une seconde fois. Et c'est pour obtenir sa libération que Désirée accompagna un jour, dans les bureaux du conventionnel Albitte, de passage à Marseille, la femme de son frère; c'est dans ces bureaux également que la jeune fille vit pour la première fois l'aîné des Bonaparte, Joseph.

A la faveur de cette rencontre, Joseph put pénétrer, rue des Phocéens, dans l'intimité assez opulente de la famille Clary, et, se prévalant de son titre avantageux de commissaire des guerres, obtenir d'épouser Julie, l'aînée des filles. Désirée, plus jeune que sa sœur, restait à marier; et c'est sur elle que Napoléon, tout rayonnant de son grand succès de Toulon, jeta bientôt son dévolu. Ce qui est plaisant, c'est le rêve modeste que, malgré tout le lyrisme prodigué, dans le roman de *Clisson et Eugénie*, Bonaparte faisait alors. Et c'était pour lui, et pour la jeune fille, qu'il convoitait d'épouser, l'espérance d'une bonne médiocrité bourgeoise, à l'exemple de celle dont jouissait celui que son cadet appelait, non sans envie, « le coquin de Joseph ». Un plaisant *casino* (ou *casino*) dans la banlieue de Marseille, entouré de vignes, avec des oliviers, des cyprès, quelques moutons paissant le thym et l'herbe rare, voilà — tout simple et bucolique — le destin auquel il souhaitait d'atteindre.

A peine, lors des premières visites qu'il fit lui-même rue des Phocéens, eut-il subi le charme d'Eugénie, connu son sourire et surtout, dans les siennes, tenu la jolie main blanche et douce veinée de bleu de la jeune Provençale, qu'un attrait irrésistible l'amena à se prononcer et à faire sa cour.

Selon Frédéric Masson, ce serait le 21 avril (1795) que Bonaparte, passant par Marseille et se rendant à Paris, aurait arraché à Désirée son consentement au mariage. Cette date depuis a été contestée et reportée au mois de mai. Mais il n'importe! Ce qui est sûr est que le jeune général, qui se trouvait à ce moment sans commandement bien défini, passa par Marseille et les deux jeunes gens s'engagèrent l'un à l'autre et se jurèrent un amour éternel.

Qu'on imagine cette scène, telle qu'elle eut lieu alors, dans la

maison de la rue des Phocéens. Napoléon, dans *Clisson et Eugénie*, s'est efforcé de la fixer, et c'est quand, faisant allusion à la demeure des Clary, à leur accueil familial, il recommence, au cours de son récit, à comparer entre elles les deux sœurs, à les vanter, à montrer comment la joliesse de la cadette et la beauté de l'aînée s'accordent et se complètent l'une l'autre. « *Amélie, dit-il (M^{me} Joseph Bonaparte), était comme un morceau de musique française que l'on entend agréablement parce que l'on saisit la suite des accords qui plaît à tout le monde, parce que tout le monde sent l'harmonie. Eugénie (c'est-à-dire Désirée) était (au contraire) le chant du rossignol ou un morceau de Paësiello, qui ne plaît qu'aux âmes sensibles seulement, dont la mélodie transporte et passionne les âmes faites pour la sentir vivement, tandis que cela paraît du médiocre au commun.* »

A ce moment, il faut le dire, Désirée est dans tout le feu, la floraison de son printemps. Elle a ces yeux bruns, beaux et vifs, brillants au milieu d'un frais visage, qui la font ressembler à un modèle de Fragonard. Avec son teint bistré, ses cheveux noirs, son nez friand et mutin, sa jolie bouche, elle est le type accompli de la Provençale.

Impulsive, exubérante, passionnée même, et comme dira M^{me} d'Abrantès plus tard prodigieusement encline à « tout ce qui était mélancolique et romantique », elle se trouva saisie, conquise du premier coup par ce jeune général au caractère réservé, peu loquace mais dont la réputation commençait à s'imposer au dehors de l'armée elle-même, jusque dans la société et dans les clubs.

III

C'est alors, après avoir quitté Marseille, et remontant le Rhône par Avignon, Valence et Lyon, que « le chant du rossignol » ou celui du Paësiello, dont avait parlé le poète-militaire, commença, pour Bonaparte, à se faire entendre. C'est dans ces lettres si passionnées, si tendres que celle qu'on appellera « Bonnette » plus tard quand elle sera reine, adressa — de Marseille — au voyageur; mais, dans ce chant du rossignol, cet accent profond, amoureux du Paësiello, passe — semble-t-il déjà — la plainte de la cigale angoissée à l'approche de l'orage. « *Ta bonne petite Eugénie, dit-elle (car Désirée s'appelait aussi Eugénie!) depuis ton départ est dans la tristesse. Elle n'a point de repos; loin de son ami, de son fiancé, tout l'inquiète, la désespère.* » « *Mon existence est à toi* », ajoute-t-elle encore. Cela se passe en 1795. En juin, elle a comme une appréhension, sa crainte de l'avenir s'accroît.

« *Oh! mon ami, écrit-elle à ce moment, prends soin de tes jours pour conserver ceux de ton Eugénie qui ne pourrait vivre sans toi. Tiens-moi aussi bien le serment que tu m'as fait de m'aimer, comme je tiens celui que je t'ai fait.* » Lui répond avec la même flamme, avec la même ardeur. Pour un peu, ce serait comme dans *Clisson et Eugénie*, le fiévreux, le brûlant écrit que l'officier corse tracera un jour, pour lui seul, d'une main désespérée : « *J'ai juré de protéger tes jours et de soutenir ta faiblesse. Ton mari ne cessera jamais d'être ton amant.* »

Mais est-il son mari? Pas encore. Alors de sa jolie main, si blanche veinée de bleu, que tant de fois déjà il a pressée, elle lui écrit encore, C'est pour lui exprimer son impatience, le convaincre de hâter ce grand jour. Tout ce qu'il pourra faire, dit-elle, « pour avancer le moment de leur union », elle le conjure de l'entreprendre. Et là-bas, à Marseille, rue des Phocéens, dans sa grande maison ensoleillée, elle se grise de mots, de promesses, tout en secouant autour de son front volontaire ses jolies mèches brunes, d'un noir de jais, elle se monte volontiers la tête. « *N'oublie pas, dit-elle, ce que tu m'as promis. Envoie-moi le plus tôt possible ton portrait.* » Et d'abondance, elle écrit au cher absent, à l'ami tourmenté, loin-

tain, qui ne répond pas toujours avec la promptitude qu'exige la fougueuse jeune fille.

Cependant à Gênes, où Désirée, devant les troubles nouveaux de Marseille, a dû suivre Julie et Joseph Bonaparte, un beau matin arrive une lettre maussade de Napoléon. Rien ne va bien pour lui; il est souffrant; ses démarches dans les bureaux de la guerre sont demeurées infructueuses. Puisqu'on ne veut ou ne sait pas l'utiliser en France, qu'on le laisse au moins aller en Turquie. Général d'artillerie au service du Grand Seigneur, il accomplira de grandes actions, de généreuses prouesses. Et comme si, par avance, il pressentait les triomphes de l'armée d'Egypte, le voilà qui se met à parler de l'Orient, « l'Orient, beau champ pour la gloire! »

Puis, dans la même lettre à Joseph, revenant à la réalité, d'une plume lasse et qui apparaît un peu contrainte, tout soudain il ajoute, comme si un apaisement, une détente étaient nécessaires à cette frénésie d'action que rien ne satisfait : « *Désirée me demande mon portrait, je vais le faire faire.* »

Son portrait! Il faut imaginer ce qu'il peut être à ce moment, tandis qu'avec Bourrienne ils s'en vont, de la rue du Mail où il demeure, solliciter en vain, au ministère, les puissants du jour. Tout vêtu qu'il est d'une redingote minable et qui laisse voir le fil, les galons décousus, usés, des bottes éculées, les cheveux longs à la mode du temps retombant comme on disait en *oreilles de chien* sous un vieux chapeau qui a fait la guerre, sans argent, sans solde, ne se nourrissant le plus souvent que d'un pain noir rebutant rempli de son qui est celui des troupes, voilà le maigre personnage qu'il est alors, si maigre, si singulier que, lorsque M. de Pontécoulant, qui devait à ce moment-là tant faire pour lui, le vit pour la première, à la recommandation de Boissy d'Anglas, il en demeura saisi et comme effrayé.

Son portrait! Dans une telle tenue, un abandon et un dénue-ment si misérables, quel Greuze vieillissant, quel David apitoyé consentirait de l'entreprendre, entre deux commandes? Avec son teint olivâtre, ses joues creuses, ses traits accentués et durs, quel piètre modèle il serait alors; et, pour une amoureuse, quel petit galant! Cependant, tout mal fagoté qu'il se présente, « épau-letier » sans épaulettes et général sans commandement, deux choses au moins demeurent qui accentuent sa physionomie et la rendent fascinatrice : une bouche fière et un peu hautaine mais dont l'amertume n'a pu altérer le parfait dessin, la ligne délicate, enfin deux yeux au regard pénétrant, intense, deux yeux qui imposent et si magnétiques qu'à peine les a-t-on vus, on en subit le charme et l'autorité.

Le bouillonnement intérieur de l'âme, un flot d'idées et de sentiments portés au paroxysme et d'autant plus exaspérés qu'ils sont sans objet, voilà ce que reflètent, durant cette époque si ingrate pour lui, ces yeux d'un homme né pour de grands desseins mais que l'inaction condamne à attendre. « *Mi volete bene?* (Voulez-vous m'aimer?) » Tels sont les mots, bien caressants, tout italiens, qu'hier encore, à Marseille, il murmurait à l'oreille rougissante de Désirée. Désirée? D'où vient que, tout à coup, elle ne lui écrit plus? A-t-elle appris sa situation difficile, l'affreux moment d'attente, si dur à son ambition refrénée, déçue, par lequel il passe? Succédant à tant de missives passionnées, chaleureuses, ce silence lui pèse, lui est intolérable. Et, dans ses lettres à Joseph, adressées à Gênes, sobres, contenues mais véhémentes, il a hâte de s'en expliquer : « *Je crois, dit-il à son frère, que tu as fait exprès de ne pas me parler de Désirée; je ne sais si elle vit encore* » (25 juillet). Avec dépit (lettre du 1^{er} août) il appellera M^{lle} Clary *la silencieuse*; et dans une troisième (celle du 7 juillet) il écrira, non sans un dédain apparent, changé bientôt chez lui en ressentiment et en colère : « *Faut-il pour arriver à Gênes que l'on passe le fleuve Léthé, car Désirée ne m'écrit plus.* » Le fleuve Léthé, le fleuve d'oubli, les

événements, plus déterminants, plus impérieux même que les hommes, plus forts que le Destin allaient le lui faire franchir.

IV

Matin du 13 vendémiaire, an IV, matin de sang, matin d'émeute. A peine l'aube a-t-elle blanchi sur la ville, que les quarante-huit sections de Paris, soulevées et en armes, marchent sur la Convention. De toutes parts on entend battre la générale, crépiter les coups de fusil. L'Assemblée, réfugiée au palais des Tuileries, dans la salle des délibérations, apprend que les insurgés, disposés en deux colonnes enveloppantes, au nombre de quarante mille, avancent, d'un côté, sur le quai Voltaire pour attaquer le pont Royal, de l'autre, vers l'église Saint-Roch, par la rue Saint-Honoré. Affolé, pressée d'agir devant la menace de l'étau qui va se refermer sur elle et la broyer, la Convention fait appel à Barras, son défenseur.

Général improvisé, Barras, qui sent son insuffisance militaire, se refuse. Il se refuse, mais il parle; et comme l'Assemblée, pour se défendre, a besoin d'un officier déterminé, énergique, il se tourne vers ses collègues et nomme Bonaparte. A l'appel de Barras, le jeune général accourt. Pas un instant il n'hésite à accepter le commandement inattendu. Investi sur-le-champ de pleins pouvoirs, il a l'habileté, grâce à Murat qui a fait venir de la plaine des Sablons pendant la nuit les pièces disponibles, de disposer son artillerie devant l'église Saint-Roch. Les sectionnaires, qui se sont massés sur les marches de l'église et dès le tantôt (1) s'efforcent à rompre le barrage, en moins d'une demi-heure se trouvent cernés, repoussés, broyés; les survivants s'enfuient, laissant sur la place des blessés et des morts. En vain, sur le parcours de l'église au palais des Tuileries, les Parisiens, déçus et indignés, montrent-ils le poing à ce jeune vainqueur de vingt-six ans qui vient de mater, de briser l'émeute; en vain l'insultent-ils, le traitent-ils de *mitrailleur*; lui, sans répondre, enveloppé de sa vieille houppelande élimée, verdâtre, passe au galop de son cheval et tel que Raffet l'a fait voir, déjà maître de lui et des événements, dédaigneux, bravant le sort, bravant l'injure.

Avec netteté, une illumination fulgurante, il a conscience à ce moment que la fortune, qui le boudait depuis un ans, l'a de nouveau ressaisi, enveloppé. Le destin tourne. L'avenir, Napoléon le voit s'ouvrir devant lui, semblable à quelque belle route lumineuse, l'une de ces routes de Corse brûlées et inondées de soleil, telles que tant de fois il en a parcouru dans son enfance, sous les pinèdes devant la mer, une route où les cigales, blotties dans le feuillage des platanes, font entendre un chant de triomphe, un bourdonnement de gloire.

Et ce soir, dans le tandis misérable de la rue du Mail, qu'il partage tantôt avec Bourrienne, tantôt avec son jeune frère Louis Bonaparte, ce n'est plus l'officier pauvre et disgracié, aventureux, le *condottiere* comme Taine a dit si justement, qui va rentrer et, devant la lampe fumeuse, sur un grabat, s'étendre et goûter le repos.

Général de division, commandant de l'armée de l'intérieur, général en chef de l'armée d'Italie, général en chef de l'armée d'Egypte, aussi grand qu'Annibal, aussi grand que César, voilà ce que lui réserve un sort nouveau, éblouissant, ce sort qu'il devine et qui l'attire. Ah! Joseph, ce « coquin de Joseph », a emmené à Gênes Julie et Désirée! A cette nouvelle, le 7 septembre déjà il a écrit, dans un élan de détresse, le cœur ulcéré, meurtri, à sa famille : « *Il faut bien que l'affaire d'Eugénie [Désirée] se finisse*

(1) Le gros de l'action s'engagea à 4 heures de l'après-midi; « sauf quelques coups de canon éloignés; le mouvement — écrit le baron Fain — cessa vers 7 heures du soir ».

ou se rompe. J'attends la réponse avec impatience. » A cette demande suprême, la dernière, adressée à son frère, aux sœurs Clary, nul n'a répondu. Alors, tandis que du cabinet voisin, plus pauvre, plus misérable encore que celui qu'il occupe, il entend dans le silence monter la respiration de son frère Louis, penché au-dessus de ses rapports, de ses plans militaires, longtemps il médite, longtemps il écrit. Puis, dormeur éveillé, soudain il a un rêve, un rêve comme on en a après les grandes fatigues, les efforts sur-humains. Gênes lui apparaît; il voit la ville blanche, étagée, le port italien ressemblant à celui d'Ajaccio, les tartanes aux voiles latines, qui prennent le vent, vont et viennent poussées par la brise. Quelque chose bourdonne dans sa tête, l'assaille et lui fait mal; puis deux coups retentissent, bien timbrés, au cartel de cuivre. Exactement il est 2 heures du matin. Lors d'un geste prompt, nerveux, il secoue sa torpeur, écarte devant lui les ordres, les plans et les rapports; il saisit sa plume la plus mordante, la plus acérée: « *Mon cher Joseph* »... C'est encore à son frère qu'il écrit; mais de quel ton il le fait cette fois, un ton autoritaire, coupant et dur, le vrai ton d'un maître. En mots haletants, hachés, fiévreux, il rapporte d'abord tout ce qui s'est passé à Paris, en ce jour de vendémiaire, depuis la veille. « *Le bonheur est pour moi...* », dit-il. Puis, comme un être qui en repousserait un autre, le répudierait pour toujours et à jamais, d'un trait hâtif il ajoute, à l'adresse de celle qu'il nomme la silencieuse: « *Ma cour à Désirée!* »

* * *

Le lendemain au matin, après avoir reçu une fois de plus les félicitations de la Convention, suivi du chef d'escadron Murat et de son fidèle Bourrienne, il se rend chez Joséphine de Beauharnais. Fière de cet astre nouveau, qui se lève au ciel un instant troublé de la République, la belle créole, plus langoureuse, plus enveloppante que jamais, l'accueille, lui sourit, le comble de louanges. Encore six mois, elle sera sa femme (le 9 mars 1796). Et c'est peu après cette date, rue de la Victoire, dans cette demeure qui lui vient de Talma, cette demeure où la gloire et la félicité se disputent ses instants, que Napoléon reçoit de Gênes, signée de M^{lle} Clary, une lettre meurtrie, déchirante, une lettre qu'elle a dû écrire en tordant et crispant de douleur sur le papier ses jolies mains blanches, ses douces mains veinées de bleu que tant de fois il a pressées.

« *On m'avait dit que vous faisiez la cour à une belle et riche dame, et il paraît que c'est votre femme à qui apparemment vous faisiez la cour dans ce temps-là. Cette nouvelle me fâcha et fut la cause de tous mes malheurs. Mais dites-moi, devais-je être traitée avec tant de cruauté? Vous m'avez rendue malheureuse pour le reste de ma vie... Vous, marié! Je n'y puis survivre. Je vous ferai voir que je suis plus fidèle à mes engagements. Jamais je ne m'engagerai avec un autre, jamais je ne me marierai!*... » Ce sont là des choses que dictent le dépit, le chagrin et la souffrance; mais le temps, comme à toutes choses, apporte aux pires maux de l'âme, aux plus grandes détresses du cœur un apaisement et un remède. Désirée elle-même l'a écrit, et elle a dit, plus tard, comment les choses se passèrent: « *En 1798, le général Bernadotte, déjà très lié avec Joseph Bonaparte, me demanda en mariage. Il était dans une grande position (ayant été ministre de la Guerre). Il jouissait de l'estime de tous les partis. Je le connaissais à peine, mais c'était autre chose que ceux que j'avais refusé.* » Aussi ne le refusa-t-elle pas, et, le 30 thermidor, an VI de la République une et indivisible, devant la municipalité de la petite ville de Sceaux, en présence de Lucien et de Joseph Bonaparte, tous deux du Conseil des Cinq-Cents, tous deux témoins, M^{lle} Clary accepta de prendre pour époux ce beau et martial cavalier, aux traits énergiques rappelant ceux du grand Condé, brave, audacieux et dont Benjamin Constant, qui l'a vu plus

tard, assure qu'il n'était pas seulement un soldat intrépide, mais aussi « un orateur chaleureux, passionné », capable de convaincre, de provoquer l'attachement et l'enthousiasme. Encore un peu et Napoléon, qui se trouvait à ce moment au Caire, dans le mouvement et le triomphe de la campagne d'Egypte, apprit la nouvelle de ce mariage; il y donna son approbation. « *Je souhaite, écrit-il toujours à son frère Joseph, je souhaite le bonheur de Désirée, si elle épouse Bernadotte.* »

Le bonheur! Certes, dans cette vie nouvelle, si prestigieuse, elle en connaîtra l'apparence; elle en goûtera le vain plaisir. Un temps n'allait pas tarder à venir où celui qui écrivait ces mots, à l'ombre d'un palmier, au bord du désert brûlant d'Egypte, continuerait son ascension inouïe, sa marche vertigineuse. Premier Consul, empereur des Français, roi d'Italie, à chaque fois qu'il monterait d'un degré dans la gloire humaine, il élèvera avec lui Désirée. Tour à tour, à travers Bernadotte, il la fera maréchale de France, princesse de Ponte-Corvo; à son intention, il accueillera le diadème héréditaire de Suède. Un jour, Désirée sera reine, mais elle ne sera pas reine à ses côtés. Entre elle et lui toujours il y aura un abîme et, depuis la fatale nuit de Vendémiaire, cette rupture dans leurs destinées. « *Adieu, toi que j'avais choisie comme l'arbitre de ma vie, adieu la compagne de mes plus beaux jours! J'ai goûté dans ta société le bonheur suprême... Dans ton amour, j'ai goûté le sentiment suave de la vie de l'homme. Ce souvenir déchire mon cœur!* » Ainsi, dans le bref et pathétique récit de *Clisson et Eugénie*, composé par Bonaparte lui-même à l'âge de vingt-six ans et bien avant que le drame réel se fût joué entre M^{lle} Clary et lui, s'exprime un héros malheureux, appelé à être déçu dans ses autres amours. Au roman réel et navrant de Désirée, le roman fictif apporte la conclusion anticipée, il met le sceau final (1).

EDMOND PILON.

(1) Ces pages sont extraites d'un volume à paraître le mois prochain aux Editions *Excelsior*, à Paris.

NOUVELLE SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS S. A.
87, Montagne de la Cour, Bruxelles
Téléphone : 11.77.79. Compte chèques postaux : n° 5293

Alexandre Farnèse

PRINCE DE PARME
GOUVERNEUR GÉNÉRAL DES PAYS-BAS

PAR

LÉON VAN DER ESSEN

Professeur à l'Université de Louvain,
Membre de la Commission Royale d'Histoire

Trois volumes in-8° (19×28 cm.) groupant ensemble plus de mille pages de texte et illustrés de planches hors-texte.

Prix global : 250 francs

Appréciations de la presse sur le tome premier :

Dat is definitief werk... Indien onze vaderlandsche geschiedenis ooit verrijkt werd door een betekenisvolle monographische studie, dan is het wel door dit boek.

(F. PRIMS, dans *De Standaard*.)

Biographie monumentale... Le récit de la courte campagne qui débute par la victoire de Gembloux, se poursuit par le siège et le sac de Sichein... par la conquête du Limbourg, la retraite vers Namur et la mort de Don Juan, est, sans aucun doute, un des plus beaux morceaux que l'école historique belge ait produits.

(Paul COLIN, dans *La Nation belge*.)

Ce premier volume sera désormais un instrument de travail indispensable pour une large période de l'histoire générale du XVI^e siècle.

(Henri HAUSER, dans *La Revue historique*, Paris.)

En quelques lignes...

Une manifestation grandiose

Le Congrès national de l'Association de la Jeunesse féminine d'Action catholique nous a valu, ce dernier dimanche, un spectacle prestigieux. L'immense esplanade du Cinquantenaire, où se célébrait une messe en plein air, formait un champ immense où se mariaient, comme des épis, des marguerites et des bleuets de tous les tons, les bérets beiges, les bérets blancs, les bérets bleus des jeunesses agricoles, estudiantines et ouvrières.

Bien qu'on les ait averties, dès la veille, que la reine Astrid ne pourrait, à cause de la naissance du petit prince Albert, assister à la cérémonie, la plupart des jeunes filles s'attendaient à la voir. Aussi, quand parut, en grand deuil, la dame d'honneur qui la représentait et qu'éclata la *Brabançonne*, la confusion s'établit et ce furent des vivats délirants.

À la suite du Cardinal qui officiait, venaient presque tous les évêques de Belgique et même l'évêque-coadjuteur de Westminster. Des prélats et des chanoines, une longue théorie d'abbés et trois ministres occupaient les prie-Dieu, en face de l'autel rouge et or.

Du haut d'une tribune, dom Krebs, du Mont-César, dirigeait avec fougue les chants sacrés. Ceux-ci, soutenus par une de nos excellentes musiques militaires, étaient diffusés par de nombreux haut-parleurs dans le public impressionné.

La messe de saint Jean-Baptiste, dont c'était justement la fête, rappela, à la Communion, le tressaillement d'allégresse de l'Eglise à l'apparition de ceux qui servent au Christ de précurseurs et, au dernier évangile, la loi de fraternité dont ces cinquante mille jeunes filles étaient un témoignage.

Le soleil de juin dominait ces jeunesses et ces couleurs. On avait rangé sur le côté les acéjibistes infirmes. Et celui qui regardait le spectacle de la galerie supérieure menant à l'arcade ne pouvait manquer de songer à une autre esplanade : celle de Lourdes, où des fidèles pareillement enthousiastes communient dans le même élan de foi et de confiance.

Un défilé d'étendards

À l'heure chaude de midi, les cinquante mille congressistes descendirent du Cinquantenaire vers la rue de la Loi. Leur défilé fut comme un long ruban fait de lignes claires et mouvantes.

Le passant de quelque opinion qu'il fût, regardait avec sympathie ces jeunes filles venues de tous les coins de la Belgique et qui, malgré les fatigues d'un long voyage, scandaient joyeusement le pas, encadrées par les peintures naïves et les dorures de leurs étendards. À nos côtés, un badaud qui se confessait anticlérical, tira sa pipe de la bouche pour déclarer, sentencieux, « que la religion n'a jamais fait de tort aux femmes et que celles-ci au moins avaient, plus que les autres, des raisons de rester honnêtes ». On fut de son avis.

Le cortège n'alla pas plus loin que la rue de la Loi. Ce dont il faut féliciter les dirigeants. Car il y a un « exhibitionnisme » qui est en dehors de la mesure où, comme la vertu, la religion doit demeurer.

Parce qu'elle conserva une sobriété, une dignité de bon aloi, la manifestation de dimanche fut, n'en doutons pas, un fier témoignage et une éloquente prédication.

Tours d'été

Avec l'été reviennent les « Belgium's Tour » qui, depuis les Anglais à favoris et à complets-carreaux, sont de tradition.

Les *ciceroni* qui accompagnent les énormes auto-cars sont, dans leurs explications, d'un laconisme qui fait honneur aux Belges exerçant la profession d'interprète.

Les Français, habitués à des guides plus loquaces et plus fantaisistes, aimeraient sans doute que l'on romançât davantage l'histoire des lieux qu'ils visitent.

Le tour classique de Bruxelles comprend le Tir National où l'on montre l'endroit de l'assassinat par les Allemands de miss Cavell et de Philippe Baucq.

La plupart des Anglais qui croyaient trouver en Belgique le tombeau de leur compatriote s'étonnent que celle-ci soit enterrée en Angleterre.

On a précisément publié ces jours derniers, dans le *Mercur de France*, une lettre du pasteur allemand Le Seur qui assista l'héroïne à ses derniers moments.

Sentant bien qu'un Allemand en uniforme, tout aumônier qu'il fût, ne pouvait lui apporter l'aide suprême qu'elle méritait, Le Seur eut la délicatesse d'envoyer à miss Cavell un chapelain anglais : Graham.

Les deux ecclésiastiques s'accordèrent pour dire que l'héroïque infirmière conserva jusqu'à la fin « une merveilleuse possession d'elle-même ». La scène de la fusillade fut, pourtant, de l'aveu même des témoins, d'une inimaginable horreur. Après avoir reçu la décharge en plein front, trois fois de suite, l'héroïne se releva, le visage inondé de sang et les mains tendues vers le ciel. Le médecin expliqua cette attitude tragique de la suppliciée par des réflexes inconscients. Ils n'en furent pas moins affreux.

Et sur ce tertre qu'ombragent aujourd'hui les « crimsons », on ne peut se défendre d'évoquer le drame atroce, le souvenir de la guerre, les crimes non réparés...

Un homme pressé

L'Intransigeant rivalise avec *Paris-Soir* d'actualités feuilletoniques. Pour appâter la clientèle, on exploite comme une carrière, et l'histoire, et la petite histoire, et le crime. Il y a aussi les colonies, les récifs de coraux, la Polynésie, Haïti, la Guadeloupe. Ils alternent dans la bouillabaisse, avec la rascasse de Marseille, Stavisky, le Baron, le Milieu.

À *l'Intran*, on désirait depuis longtemps, un roman historique à l'Alexandre Dumas, ou tout au moins à la Paul Reboux. À force de séductions, on a décidé J.-J. Brousson à fourrer Clio en pantoufles. Et il a donné au grand journal du soir de la rue Réaumur, une *Chevalière d'Eon*, abondante en péripéties : Louis XV, la Pompadour, la du Barry, la Révolution française, l'Empire...

Doit succéder à cette chronique en dentelles, *Jack l'Eventreur*. C'est la loi des contrastes. L'auteur de ces boyaux étalés en trophée est M. Dorsenne. Il est très inquiet pour sa tripaille. Elle commence à verdier sous l'émoi des mouches. Il se demande : « Quand l'étalera-t-on dans les colonnes bourgeoises de *l'Intransigeant* ? » Et, pour s'informer, il vient au journal. Il gravit cinq ou six étages, éclaboussés de soleil, grâce à des miroirs, disposés dans l'escalier, aux inclinaisons savantes retrouvées d'Archimède. Au palier littéraire, il heurte avec ses regrats. Il s'informe :

— *La Chevalière d'Eon*, le feuilleton de Brousson, combien de temps durera-t-il ?

— Nous ne savons ! L'auteur travaille au jour le jour. Son héros est en train de faire la cour, en Allemagne, à une archiduchesse.

— Quel âge a-t-elle ?

— Dix-huit ans !

- Et lui?
- Vingt-six!
- Ah! Et à quel âge est-il mort?
- A quatre-vingt-quatre!
- Cambronne! dit l'éventreur, en descendant l'escalier, avec sa tripaille faisandée.

Foire aux garçons

Une curieuse nouvelle faisait récemment le tour des journaux parisiens. Ils annonçaient qu'une cérémonie charmante allait se dérouler à Mouren, en Bretagne, en présence des autorités civiles et religieuses : la foire aux garçons. Comme chaque année, les célibataires mâles assisteraient en corps aux vêpres, présidées par Mgr l'archevêque de Quimper. Ayant prié le Seigneur, qui au solitaire Adam donna Eve pour compagne, nos jouvenceaux s'asseoiraient à un banquet, offert par la municipalité, ils boiraient le cidre breton, s'enivreraient de l'éloquence de M. le Maire, puis danseraient, au son du biniou, avec d'accortes Bretonnes, accourues des environs. Quelques chastes liaisons s'ébaucheraient ce jour-là, que viendraient sceller, dans l'année, d'heureux mariages.

Les chroniqueurs se jetèrent sur ce beau thème comme la pauvreté sur le monde. Ils firent l'éloge des vieux rites bretons, l'éloge du folklore, l'éloge du cidre, de la danse, des costumes, de Mgr l'Archevêque, de M. le Maire du beau pays de Mouren, de la population et de la repopulation françaises. La *Croix* illustra, d'une photo de l'église de Mouren, l'annonce de cette fête régionale. Le jour venu, une armée de journalistes et de photographes arriva dans le pays. Pas plus de foire aux garçons que sur ma main! Ils refirent 500 kilomètres pour rentrer à Paris.

Là, ils apprirent que, le lendemain, Philippe Hériat publiait un roman intitulé : *La Foire aux garçons*. Evidemment, l'auteur et l'éditeur se défendent d'avoir prêté la main à cette mystification publicitaire. Cependant...

Les quarante ans du Prince de Galles

Il fut de bon ton (?), pendant tout un temps, de numéroter ses chutes de cheval. Les revuistes s'en donnaient à cœur joie. Avec Mistinguett, Cécile Sorel, Maurice Rostand, le Prince désarçonné fournissait à Rip le sujet de scènes cruelles. Mais les Anglais, sur qui il doit régner un jour, gardent à ce quadragénaire la même affection familiale et touchante qui penchait tout un peuple sur le baby rose et blond des pelouses de Windsor. On faisait remarquer récemment que les souverains d'Angleterre partagent avec ceux de Belgique le privilège de n'avoir jamais été visés par la bombe d'un régicide. Il y a là autre chose qu'une coïncidence : le signe d'un loyalisme que rien ne pourrait entamer. La maladie du roi Georges fut, aux grilles de Buckingham, une épreuve nationale. Les quarante ans du Prince de Galles sont fêtés dans l'enthousiasme populaire.

Restera-t-il célibataire? La question a été posée tant de fois que le Prince a conquis le droit de la résoudre à sa fantaisie. On raconte qu'au début de la guerre, il se félicitait d'avoir échappé au péril d'un mariage avec une Allemande. Les petites cours d'Allemagne constituaient, en effet, un réservoir inépuisable de grandes-duchesses en instance de couronne, de princesses pour tous les goûts. Aujourd'hui, le choix est limité. Renoncât-il au célibat, le Prince de Galles aurait vite parcouru la liste des « possibles ». Rien ne permet d'ailleurs de croire à une conversion de quadragénaire. En considérant les cadeaux qui viennent d'affluer à sa résidence privée, — cravates, pantoufles brodées, cakes et puddings, — le futur roi des Anglais peut se dire sans fatuité que l'amour de millions de sujettes à peau fraîche vaut bien les délices

aléatoires d'un foyer qu'il sera toujours temps de fonder, plus tard, quand les grenadiers de Buckingham monteront la garde, le crêpe au bras et que, dans tous les cinémas de l'Empire, l'effigie aura changé qui passe sur l'écran, à la minute du *God save the King*.

Les Soviets et nous

Un écrivain soviétique donne ses impressions sur quelques écrivains français. Par la même occasion, Ilya Ehrenbourg (c'est son nom) juge, en bon communiste, la morale bourgeoise. Il faut avouer que le tableau qu'il trace des lycéens de Paris ne manque pas de roserie :

« Dans une école française, les enfants apprennent par cœur de longs résumés : quelle était l'opinion de M^{me} de Staël sur l'éducation, en quoi consiste le charme de Beaumarchais, pourquoi fut gagnée la bataille de Solférino?... On apprend les noms de tous ces petits ruisseaux de France pompeusement nommés rivière ou fleuve. J'ai devant moi une carte d'Europe à l'usage des écoliers. Tout le nord de l'Union Soviétique, depuis Arkhangelsk jusqu'à Viatka, est recouvert d'une seule grande inscription : « Samoyèdes »... Au lycée, on étudie en détail de quelle déesse naquit tel dieu grec, mais la naissance de l'homme ne s'étudie que d'après les graffiti des water-closets... L'épine dorsale de la vieille école, c'était l'instruction religieuse; elle enseignait comment il fallait vivre. Maintenant la loi de Dieu est remplacée par la loi humaine. Cette matière s'appelle « Morale ». C'est une collection de plates sentences. Elles ont vu le jour dans une épicerie. » Tout le chapitre est à l'avenant.

Et il est vrai que tout n'est pas à louer dans un programme d'éducation qui se fonde sur un formalisme étroit. Mais ne pourrions-nous pas rétorquer à l'impitoyable censeur des critiques tout aussi pertinentes sur les insuffisances de l'école russe? Figé dans son traditionalisme de classe, l'enseignement « classique » manque peut-être de souplesse. Il a pour lui la tradition, précisément, C'est une grande force. On nous dit que les jeunes Kalmouks s'enivrent de la joie de penser. Nous autres, Latins, nous pensons depuis des siècles. Il faut nous pardonner si nous n'avons plus la joie bruyante de l'enfant qui répète *bi-bo-bu*.

Loterie mal lotie

Tandis que la première tranche de la Loterie coloniale suscite chez nous, des espoirs insensés et des cagnottes à foison, tandis que s'organisent dans les ateliers, au bureau, les « part-à-dix » artificielles (le mitron du coin vous démontrera qu'avec le système du dernier chiffre gagnant, le billet de 100 francs n'en coûte plus que 10), les Français connaissent déjà le revers des choses, le fond de la coupe. Les billets des premiers tirage faisaient prime. On assiégeait les bureaux de tabac. Aujourd'hui, des revendeurs offrent une série de dix billets avec rabais de 20 % sur le prix marqué. Il paraît qu'il s'agit d'une spéculation à la baisse et que ces boursicotiers d'un nouveau genre seraient fort en peine de livrer la marchandise. Le moraliste n'y entend goutte dans ces combinaisons peu reluisantes. Il constate — tout simplement — qu'un expédient budgétaire fondé sur le jeu a suscité, comme par l'effet d'une damnable contagion, des tripotages insolites. La Loterie n'est qu'un pis aller.

Les économistes, de leur côté, prétendent, statistiques à l'appui, que l'argent ainsi détourné de sa fonction naturelle, qui est de circuler, ne profite plus à la collectivité. S'il faut les en croire, chaque billet de 100 francs consacré à l'achat d'un titre de chance est perdu pour l'économie nationale. Il n'est pas jusqu'aux gagnants des 5 millions qui ne fassent leur partie dans ce concert impréca-

toire. La richesse subite et claironnée leur a valu pas mal de nuits blanches et d'ennuis. Le coiffeur de Tarascon écrase un garçonnet, puis sa voiture contre un platane. Ceux-ci ont fui dans un appartement, tels des pestiférés. Seul, un meunier est resté philosophe; mais il continue de moudre le grain en poussière blanche. Le gouvernement belge a misé sur l'appât du million. L'expérience est un manteau qu'on n'use que sur ses propres épaules.

Discutable Clio

Car nous sommes toujours enfoncés jusqu'au cou en pleine querelle de l'histoire. Dans le dernier numéro des *Archives de Philosophie du Droit et de Sociologie juridique*, M. Maxime Leroy se demande si l'investigation historique doit se borner à décrire les faits dans leur succession et leurs rapports de causalité particulière. Ainsi l'historien de Napoléon referait simplement les annales du règne : il perfectionnerait Laurent de l'Ardèche ou Norvins.

M. Leroy n'est pas de ce sentiment. Nous croyons bien qu'il a raison. L'histoire est une explication. Elle doit avoir pour objet la recherche de quelques grandes lois que nous appellerions volontiers les « constantes ». C'est ce qui lui permettra de projeter sur l'avenir quelque lumière. Car, si nous nous en tenons à la définition stricte de science exacte, il faut reconnaître que l'expérience historique ne se reproduit pas deux fois. L'erreur de ceux qui déniaient volontiers à l'histoire toute valeur explicative consiste à mettre sur le même pied des disciplines qui n'ont pas grand'chose de commun. La méthode est la même pour tous? Voire! Il ne s'agit pas, comme dans les sciences exactes, de discuter sur la nature des faits. Il ne s'agit même pas d'établir entre les faits le lien de causalité nécessaire et suffisante. Notre propre expérience nous enseigne que c'est là enquête futile. « Le nez de Cléopâtre, s'il eût été plus long... » Mais voilà! il était de proportions exactes. Par contre, l'historien — qui se mue alors en philosophe — pourra fort bien extraire, d'une somme de faits choisis, ces « constantes » dont nous parlions tout à l'heure. Si l'histoire du XIX^e siècle nous enseigne, par exemple, que les mouvements littéraires ont souvent donné le branle aux mouvements politiques, nous comprendrons que la position d'un André Gide n'est pas de celles que puisse excuser l'art pour l'art.

Filles d'esprit

Par amour des beaux bouquets, M. Edmond Pilon ressuscite les unes après les autres toutes les jolies fleurs du temps passé : demoiselles qui moururent d'amour, dames du *Salon bleu*, filles d'esprit. Et parmi ces dernières, il a choisi l'autre jour, pour lui rendre vie, M^{lle} Serment qui, au XVII^e siècle, fut la coqueluche des messieurs du *bel air*.

Elle n'avait pas dix-sept ans et les lettres anciennes, les lettres modernes, la poésie et même la géographie n'avaient, pour elle, aucun secret. Elle possédait la grâce de bien dire en italien et en latin, comme en français.

Elle connaissait aussi, à merveille, la carte du Tendre que parcouraient volontiers, en ce temps-là, non seulement les cœurs sensibles, mais les beaux esprits.

Elle eut pour voisin de palier le futur abbé Genest, le poète attiré de la duchesse du Maine. Ils goûtaient ensemble les chefs-d'œuvre et apprirent de concert le *Cid*. M^{lle} Serment était si férue de la pièce qu'elle tomba incontinent amoureuse de Corneille la première fois qu'elle le vit. Il avait, à ce moment-là, cinquante-trois ans, un front ridé, des cheveux gris, mais il était accompagné des ombres célèbres de *Cinna* et de *Polyeucte*. Il n'en fallut pas plus pour tourner la tête de la *filles d'esprit*. Elle baisa la main du

poète avec transport, et c'est alors qu'il lui fit porter les vers fameux :

*Mes deux mains à l'envi disputent de leur gloire,
Et dans leurs sentiments jaloux
Je ne sais ce que j'en dois croire.
Phylis, je m'en rapporte à vous.*

Leurs destins pourtant ne devaient pas s'unir.

Corneille se consolait mal de la froideur de M^{lle} du Parc. M^{lle} Serment « s'enquinauda », comme on l'a pu dire, en s'attachant à Quinault.

Et, dans leurs bouches à tous deux, les vers que met sur les lèvres de Psyché le bouillant Corneille eussent été, sans doute, parfaitement expressifs :

*Et je dirais que je vous aime
Seigneur, si je savais ce que c'est que d'aimer!*

Car ils ne connurent, ni l'un ni l'autre, la vérité de l'amour.

Un air de cornemues

A propos de la mort du petit-fils du duc de Wellington, on a beaucoup discuté sur l'opportunité de continuer à servir une pension aux héritiers du vainqueur de Waterloo.

Nous pensons, pour notre part, qu'on ne s'est pas soucié de tous les « ayants droit ». Quand nous étions écoliers, on nous racontait que, pendant la célèbre bataille, un soldat écossais n'avait cessé de jouer auprès de Wellington — et sur son ordre — des airs de cornemuse.

Et l'on en vient à se demander si le sort de l'Europe n'a pas dépendu à ce moment-là tout autant de l'héroïque joueur de cornemuse qui, malgré les boulets, continuait sa musique que du grand chef dont elle soutenait le moral.

Il est probable qu'on n'a pas conservé le nom de l'humble Ecossais et que sa descendance est fort ignorée. Reçut-il seulement un titre pour sa bravoure et son talent? ou une dotation?

Mais dans toutes les batailles, quelles qu'elles soient, c'est le sort des joueurs de cornemuse, des jongleurs de Notre-Dame et des poètes de rester obscurs. Car aux yeux des hommes, il est plus important de conquérir que de charmer.

Jardins

On vient de fêter Jules Buysens, le grand jardinier de Belgique. Le goût des jardins ne date pas de nos urbanistes modernes. Chacun va me citer Le Nôtre. Ronsard avait parlé avec ferveur de ces jardins « qui sentent le sauvage ». Mais la vie de société fleurissait-elle à l'ombre des bosquets? Sûrement, dès le XVIII^e siècle. Et pour rendre ces bosquets plus propices à la conversation, pour faire la nature plus accueillante, plus intime, on renonce aux sévères alignements à la française. L'ordre anglais triomphe, c'est-à-dire un aimable désordre, le fouillis des parterres, les pentes et cascades. Il ne faut pas oublier que l'épithète « romantique » naquit en Angleterre et s'appliqua d'abord à cet aspect de la nature considérée dans sa nue beauté.

Une beauté que les jardiniers, qui rappellent un peu nos chirurgiens esthétiques, s'entendent fort bien à mettre au goût du jour. Il y a un artifice du spontané, si l'on peut dire. On le vit bien au Petit-Trianon. On le vit surtout à Chantilly. Les dîners ou soupers que donnait dans son Hameau le Prince de Condé ne le cèdent en rien aux plus fastueuses fantaisies de Marie-Antoinette. Mais il s'agit toujours de créer l'illusion d'une grange rustique, d'un rendez-vous de chasse. On connaît aussi la mode des jeux de plein air : le jeu de la bague, la bascule à ressort, l'escarpolette, le trou-

madame (c'est ainsi que l'on désignait le croquet), le jeu de boules.

Le Prince de Ligne, qui fut plusieurs fois l'hôte de Chantilly, avait acclimaté dans son parc de Belœil ces divertissements. Sans excès, d'ailleurs. Il aimait mieux ses arbres et ses pièces d'eau. « On va à la voile sur mon grand lac », écrit-il en 1794. Dernièrement, on pouvait voir, à l'écran, le film d'une fête nautique sur les eaux de Belœil. Les embarcations ne sont plus montées « par de petits matelots à la livrée rose et or », mais par de jeunes sportifs demi-nus et bronzés. Seules n'ont pas changé les frondaisons séculaires. Et le beau clair de lune qui ravissait le feld-maréchal a gardé son mystère bleu.

Critique alimentaire

Ce n'est pas d'aujourd'hui que la critique est plus sensible aux gratifications des auteurs qu'à la beauté de leurs ouvrages.

En 1839, débarque à Paris. Constant Hilbey, tailleur d'habits, qui a eu des succès poétiques dans sa province. Il s'est muni de lettres de recommandation pour quelques écrivains et journalistes en vue. Il grimpe maint escalier, casse des cordons de sonnette, croque le marmot dans une foule d'antichambres. Après six mois de démarches, il est reçu par Casimir Delavigne, directeur des Beaux-Arts, qui lui prend une pièce en trois actes, et ensuite la lui perd. Le poète ne parviendra-t-il pas à publier quelques-uns de ses chefs-d'œuvre? Il s'avise alors de donner de l'argent pour être imprimé. Le 7 septembre 1839 il porte une pièce de vers à la *Presse* de Girardin, que celui-ci accepte de publier à raison de 2 francs la ligne. Et Hilbey quitte le journal, muni d'un reçu en due forme :

La Presse, 16, rue Saint-Georges, Paris.

Reçu de M. Hilbey la somme de 160 francs pour insertion.

Nature de l'insertion : « A LA MÈRE DE CELLE QUE J'AIME ».

Paris, le 7 septembre 1839.

Le Caissier,
PRAVAZ.

Il est désormais renseigné. Aussi, l'année suivante, ayant fait paraître son premier ouvrage en librairie, il reprend le chemin de la caisse du journal et demande un compte rendu. Mais, on ne parvient pas à s'entendre sur le prix.

Quelque temps après le caissier de la *Presse* vient le trouver :

— Eh bien! interroge Hilbey, rendra-t-on compte de mon ouvrage pour 100 francs?

— Mieux que cela, c'est M. Granier de Cassagnac lui-même qui fera le feuilleton. Et il ne veut pas d'argent.

— Oh! le digne homme! Laissez-moi, que je coure le remercier.

— Un instant... Il ne veut pas d'argent, mais il vous laisse la liberté de lui offrir un cadeau.

Cassagnac demanda, d'abord, une théière en argent. Puis, se ravisant, il réclama quatre couverts et six petites cuillères.

Tel fut, cette fois-là, le tarif de la *Presse*. Quant au *Journal des Débats*, il factura 460 francs le feuilleton consacré aux mêmes poèmes.

De l'anthropophagie au sacerdoce

Le Père V... est un prêtre wallon dont le zèle s'est exercé sous toutes les latitudes. Il sort d'une famille où l'on naît soldat ou missionnaire. L'un de ses frères mourut à la guerre, frappé à la tête du bataillon qu'il menait à l'assaut. Un autre, répondant à l'appel de Lavigerie, prit part à la campagne antiesclavagiste et fut assassiné par les noirs du Congo.

De passage à Paris, le grand apôtre raconte :

— J'étais aux Antilles, attaché à une léproserie. Un jour, une revue des missions me tombe entre les mains. On y relatait l'ordination sacerdotale d'un nègre. Je crois comprendre que le nouveau prêtre est originaire du lieu où mon frère avait péri. Je lui écris pour le féliciter et pour m'informer. Se souvenait-il du massacre où, quelques années auparavant, tel officier blanc avait trouvé la mort? La tombe du héros existait-elle encore? Était-elle honorée? Trois mois après, je reçois réponse à ma lettre. Mon confrère dans le sacerdoce m'avouait que, jusqu'à ces derniers temps, point n'existait de cimetière dans sa région, vu qu'on y était anthropophage; il ajoutait qu'il appartenait à la tribu qui avait assassiné mon pauvre frère, et que c'était même son père, aidé de quelques amis, qui l'avait mangé.

Et le généreux missionnaire continuant :

— Depuis lors, dit-il, le prêtre noir et moi nous sommes de vrais amis, nous correspondons régulièrement, et pendant des années mon confrère ne terminait jamais ses lettres sans me transmettre les compliments de son vieux père.

Eté

On me dit que le genre descriptif ne se porte plus. Une mode. Les femmes s'habillent de lin, de lin blanc, de lin bleu; les essayistes, d'un voile qui finit par les cacher à eux-mêmes. Si vous parlez de l'été, mettez la lumière en concepts, la chaleur en idéogrammes. Mais moi, j'ai bien envie de parler du merle de mon verger, des iris d'eau, du soleil de midi qui m'a fait le front brun, tout comme si j'étais devenu le héros d'un beau conte d'amour dans un jardin sur l'Oronte.

D'ailleurs, il a plu. Depuis ce matin, le ciel a repris ses fonctions d'arroseur. Les paysans disent qu'il tombe des pièces d'or. Si l'été n'allait plus revenir! Il est temps de lui faire fête. L'abbé Gabriel affirme que nous pourrions avoir un juillet ruisselant de toutes ces averses que retint saint Médard. Il ne faut faire aux météorologistes nul crédit. Mais ce sont là prédictions vilaines. J'aspire à des vacances qui ne m'obligent pas à jouer au savant. Or chacun sait, depuis le savant Cosinus, qu'un professeur d'université qui se respecte porte, sous le bras gauche, un parapluie.

* * *

Donc, j'adore l'été. Pendant longtemps, il me fut impossible d'écrire « chaleur » sans une *h* superfétatoire. L'*h* de « chalheur » voulait dire bien des choses. Mais ce n'était pas l'avis de mon maître d'orthographe. Et cela signifiait sans doute qu'un de mes ancêtres a mis dans mon sang une goutte de ce sang brûlé qui s'engourdit — délicieusement — aux veines des hommes du soleil, à l'heure de la sieste, dans le patio de Murcie ou de Grenade, sur la dalle tiède d'un escalier napolitain. Pour retrouver cette sensation de nirvâna paresseux et quiet, il nous reste juin dans la sapinière. Mon journal m'apprend que la terre est crevassée, que les petits enfants d'Angleterre portent, chaque matin, leur bouteille d'eau à l'école, que la sécheresse fait le désespoir des fermiers d'Amérique et la joie égoïste des meuniers de chez nous. Je suis entré sous les sapins, et mon bonheur est sans mélange. Le terreau est doux, élastique; la sécheresse, c'est un oreiller, c'est un lit qui ne vous réservent pas le rhumatisme d'arrière-saison; et comme je suce

un bonbon de menthe glacée, je me soucie fort peu des restrictions anglaises d'eau potable.

Il y a cette odeur chaude, sucrée, ce parfum où l'on reconnaîtrait volontiers le parfum des mûres, si les mûres sur la ronce n'étaient encore qu'une promesse. La résine fait des larmes d'or et les mains noires. Il faut dormir. Il faut dormir sous un dôme de fougères. Les crosses ne sont pas toutes développées. Voici pourtant de ces palmes dont le déchiqueté est parfait. On y trouve le ciron, qui joue un grand rôle dans les comparaisons des sermonnaires. Lesquels ne manquent pas de l'opposer à la baleine, à l'éléphant. Les verts sont plus jolis; mais les rouges ont plus de vie. Une coccinelle, au bout de mon doigt, fait la bête : la bête à Bon Dieu. Et j'entends chanter les oiseaux. Si Jacques Delamain partageait cette couche d'aiguilles douces, je saurais, à coup sûr, que le tarin d'en face répond à la mésange. Je me contente d'imaginer des dialogues merveilleux. Sans oublier les morceaux de bravoure. Ecoutez la roulade, telle que la pratiquait, dans les comédies de Labiche, la jeune fille à marier. Juin est la saison des amours. Qui sait? Sur la plus haute branche, une fauvette cherche peut-être un compagnon de nid.

Juin est encore le mois des feuilles. Plus tard, elles se seront poudrées des poudres grises de la route. Les fleurs ont tout leur coloris. Et l'on a la surprise de découvrir, au penchant d'une combe, des touffes flambantes de genêts d'or, alors que les genêts, pour les botanistes, sont fanés. Les météorologistes se plaignent de l'été sec. Ont-ils vu les myosotis qui trempent dans l'étang? La femme du pêcheur se penche pour les cueillir. « Ne m'oubliez pas », dit-elle, en regardant du côté de son mari. Mais le mari a sur la tête, enfoncé jusqu'au cou, un chapeau à larges bords. Il n'a d'yeux que pour son flotteur. Madame soupire d'un air maussade : « Il me laisserait me noyer! » C'est vrai.

Cette forêt est en bordure de la campagne. Juin verra commencer le mois de messidor. Les blés sont plutôt verts. La faucheuse coupe les trèfles. Une odeur de foin blond fait sentir aux asthmatiques leur disgrâce. Mais tous les coquelicots, tous les bleuets, c'est bien sûr, auront l'occasion d'apprendre la chanson de Pills et Tabet. Cette année, les coquelicots sont rares. Comme j'aime mieux les bleuets! Pour la délicatesse de leur bleu, la grâce de leur tige, la finesse de leurs découpures, pour cette profondeur d'azur qu'ils mettent dans une houle d'épis. Le tableau sera complet si, de l'autre côté du champ, se profile et frissonne une haie de peupliers. C'est là que se pose le vol des bergeronnettes; c'est là que tend le percheron râblé, franc du collier, que le valet de ferme dirige en sifflant clair.

Soyez béni, Seigneur, pour juin sur la campagne, dans les bois pleins de nids, au bord des sources!

Car les sources ne sont pas toutes tariées. Vous marchez dans le fourré, à l'aveugle. Et, tout à coup, l'herbe devient plus drue. Une luxuriance est dans l'air... J'ai découvert ainsi le marécage aux iris d'eau et quelle étrange floraison de houppes blanches, comme du coton! Les iris font penser aux belles fleurs de « glaujo » que Mistral enfant voulait arracher au fossé. Il y salit ses trois robes : la robe de tous les jours, la robe du dimanche, celle des fêtes, toute en velours avec des points d'or. Mais je garde surtout cette impression d'exotisme que fait, dans une sapinière de Campine, la stagnation de ces canaux d'eau noire qui semblent irriguer une plantation cotonnière. A dix minutes, un champ d'asperges n'est que sable poudreux.

* * *

Juin qui ramène les vacances mérite une place dans nos cœurs. C'est vrai qu'il s'agit des vacances professorales. Les étudiants,

penchés sur leur passé scolaire, usent le crayon rouge et leurs pauvres yeux, sous la lampe. En désespoir de cause, ils s'agressent, par la voix des journaux (Coin du lecteur), aux détenteurs de postes de T. S. F. Car l'étudiant énervé s' imagine de bonne foi que les flonflons de Radio-Luxembourg l'empêchent de retenir les réformes de Justinien, le nom des sept de la Pléiade, les lois de l'association des images dans le système de Bain. Dire qu'il y a des philosophes qui portent un nom évocateur de fraîches trempettes à la piscine proche!

Le professeur se prépare à ses fonctions de juge. Ce ne sont pas les plus agréables. Mais il est entendu que, tout comme les autres fruits, les fruits du travail scolaire mûrissent à l'été. Il y aura des désespoirs et des histoires de suicide. Pour la centième fois, on rappellera l'aventure de l'examineur qui, parce qu'une de ses victimes a pris le chemin de la Meuse (ou de la Dyle, ou de l'Escaut, ou du canal de Willebroeck — il y avait trop peu d'eau dans la Senne!) n' « arrête » plus personne et distribue, en réparation, force grades.

Les parents, eux, sont bien à plaindre. Que peuvent-ils pour aider le malheureux candidat? Ils songent à Notre-Dame du Finistère. Juin est le mois où l'on brûle le plus de bougies. Et de compter sur l'indulgence du professeur. Mais voilà que les « tuyaux » les plus sûrs ont crevé! Le jeune homme rentre, l'air pâle, s' pâle, comme s'il collectionnait dans sa poitrine tous les renards de Lacédémone (l'image n'est pas de moi). Quant à la jeune fille, elle a déjà tant pleuré qu'il ne lui reste plus un mouchoir à mouiller.

Soyez maudit, mois des examens, pour les transes que vous donnez à tant d'honorables familles!

Et si le récipiendaire a réussi, il faut bien liquider la question des vacances. Un triomphateur est toujours un peu insolent. « Figure-toi, ma chère amie, qu'il a le toupet de me demander 3,000 francs pour une croisière en Méditerranée! » C'est la faute aux agences de voyage qui mettent, chaque matin, dans notre boîte à lettres, des tentations à portée de tous les rêves. Juin est le mois des projets, c'est-à-dire des disputes. Parmi ceux qui prennent un billet pour la mer, combien avaient rêvé de partir en la montagne!

* * *

Le ciel est, par-dessus le toit, redevenu serein. Les dernières gouttes d'eau ont séché. Les meuniers reprennent espoir. Sur les courts de tennis, où la brique pilée est plus rouge, des jeunes filles qui n'osent pas encore se mettre en « shorts » disent, de chaque côté du filet, en humant l'air plus frais d'un nez gourmand : « Comme l'orage a fait du bien! » Je songe que, demain, de 8 heures à midi, de 2 heures à 6 heures, seize récipiendaires vont venir me confier leurs impressions sur Pascal, leur science neuve sur l'évolution du latin parlé et les problèmes de dialectologie. Et j'évoque avec nostalgie le repos sous les pins, la chanson du bouvreuil, les trèfles coupés, le peuplier qui tremble, ces heures de paresse et la terre de juin douce et chaude, et cette garenne où fleurissaient les genêts et la bruyère et d'où l'on pouvait voir, au loin, les chevaux au pré, l'église du village, la ceinture des bois, l'horizon immense, le ciel vide.

FERNAND DESONAY,
Professeur à l'Université de Liège.

Cité, Nef de Paris⁽¹⁾

LE PALAIS DE JUSTICE, RUCHE D'ENFER

Un monde, c'est le Palais : celui de la Comédie Humaine, et elle porte sur la tragédie du destin. L'enfer tient presque toute la place. On sait de tout temps que l'enfer ricane ; et il raisonne à perte de vue. L'enfer est bouffon, comme il est talmudiste et théologien. Il est plein d'atroces farces. Dans les sanglots et les risées, elles se jouent du haut en bas de l'édifice, entre les juges et les accusés, les avocats et la police, les coupables, les innocents, les criminels et les victimes. D'étage en étage, la même pièce recommence. Les trente chambres de la Justice filtrent l'énorme confusion des Pas-Perdus et de la Galerie Marchande. Les délits et le bilan de la misère, la menue monnaie de l'infamie roulent leurs flots d'égout et une puanteur grotesque dans les porcheries de la Correctionnelle. On a l'air de dormir dans les chambres : sans gestes et sans bruit, on y remue les millions et les millions, toutes les sortes d'intérêts, toutes les fureurs de la haine conjugale, toutes les trahisons de la famille, toutes les guerres surnoisées de la vie privée : au-dessus de ce parquet, les cauteleuses vipères de l'intrigue dardent tous les poisons des inimitiés. Le Palais est le temple de la propriété. Et la propriété est la force égoïste, qui se croit éternelle, et qui se transmet de père en fils pour durer. Le sang hérite. Et le sang hérite dans le sang. La propriété veut la vie : elle a donc toujours raison. Et le Palais la lui assure. Il faut faire la paix et l'imposer à l'avidité vermine. Aux Assises la violence nue, les actes de la haine qui ne se contient plus, qui parle par le couteau et le feu. Les Appels, déserts et graves, jugent les juges ; et la Cassation ne connaît plus rien, dans un air à la fois plus pur et plus rare, que la pierre impassible des textes, comme si le dernier effort de la justice dût être de comprendre l'œuvre de l'homme plutôt que l'homme même, lequel est incompréhensible en ses passions : chaque homme passionné étant une espèce, et qui serait soustrait à la loi par l'exacte équité s'il était possible que la loi fût individuelle.

Qu'est-ce enfin que le Palais ? L'Hôpital Général des âmes en proie aux fièvres et aux ulcères de l'argent. Et souvent, les médecins ne sont pas les moins malades.

* * *

Au Palais, l'enfer de la faute et la purgation se confondent. Le domaine de l'Enfer est si vaste qu'on ne voit pas où il finit ; et la part du Purgatoire est réduite à rien, ou presque. Mais le Paradis demeure : la Sainte Chapelle. Vide pourtant, le ciel y est encore, si les hôtes du ciel n'y sont plus, ni les pécheurs rachetés, ni les saints qui les rachètent, ni les élus.

Tout enfer a ses cercles. Le plus cruel est le plus souterrain. Le long de la Seine, sur l'horizon le plus froid, les tours se succèdent : l'Horloge qui compte l'angoisse et les heures du condamné ; et certes, on peut dire qu'elle bat le pouls de tous les hommes ; la tour de César, où le Saint-Roi avait son cabinet, où il tenait conseil et donnait la signature ; la tour d'Argent, où l'on gardait le trésor royal, nid de violences, antre où l'avarice a couvé des abus innombrables ; et Bon Bec ou la Bavarde, la sinistre au nom railleur, la tour des supplices, le repaire des bourreaux, avec les chambres de torture : là, le plus muet bavarde, en effet, on sait

(1) D'un volume à paraître prochainement, sous ce titre, chez Bernard Grasset, à Paris.

lui rendre la parole : il répond à la question, et tu y répondrais, plaisant qui parles des tourments avec la mine d'en rire. On lui rompt les membres, on l'écartèle, on le dépèce à point pour qu'il vive encore et qu'il puisse parler. La torture est le ballet de la souffrance, réglé au cours des âges par la stupide cruauté : ces brutes veulent des aveux : ils les enfoncent en aiguilles déchirantes dans la gorge du malheureux ; puis, ils les arrachent, et ces idiots se félicitent de les avoir obtenus ; ou même ils s'en étonnent, tant ils ont l'esprit de finesse. On lui desserre les dents à coups de croc ; et s'il n'en conte pas assez, on lui coupe la langue. Il lui reste les cris. Les maîtres en cet art font durer le plaisir, et l'on danse toutes les figures selon les règles. O homme, combien tu as souffert, ô misérable, mon frère.

* * *

Nul endroit au monde où l'homme abuse plus de l'espérance qu'au Palais : elle est son mal et son remède. Même quand elle meurt, il la retient encore. Il en cherche une dernière semence dans le labour dévasté de son désespoir. S'il savait, il lèverait la tête : dans la Cour du Mai ses yeux verraient le doigt le plus aigu, onglé, d'or, qui montre le ciel. Il entendrait le cri de ce clocher, qui appelle le salut et qui l'assure, la flèche de la Sainte-Chapelle, qui a promis jadis la consolation aux suppliciés, la guérison aux torturés, et à ceux qui vont mourir la vie éternelle. On est ici chez saint Louis. Ce saint est le plus roi entre les rois, étant le plus juste. Le roi, en France, n'est pas la force qui peut, comme le roi du Nord, King ou Koenig. C'est le fort qui règle. Il fait et dit le droit. Et il ne fait pas le droit en vertu d'une puissance arbitraire : l'onction sainte de Reims lui en a conféré le privilège : il guérit ainsi les écrouelles de la Cité. En France, le palais du Roi est le Palais de la justice.

A la Sainte-Chapelle, l'encens de la charité parfume la serre céleste où pousse le chêne de Vincennes. Cette châsse miraculeuse est un brasier de lumière. Je l'aime surtout par un temps de brume, quand un faible rayon l'allume, qui en fait soudain frémir et brûler la vie intérieure. Ce temps-là est aussi le temps de Paris. En est-il de mieux fait pour la méditation ? A Paris, comme au plus lointain fourré d'une forêt des Indes, il est des lieux où l'âme profonde s'enferme dans son propre monde, où elle vit avec ses rêves, où rien du tumulte extérieur et de la vaine action ne la peut pénétrer.

Saint Louis embarque dans cette nef pour la Croisade. Il ne veut pas conquérir l'Égypte ni la Palestine ni les royaumes de Saladin. Seule, la justice le pousse. Il saigne dans son cœur de laisser le tombeau de son Dieu aux mains de Infidèles et la Jérusalem de Jésus au pouvoir sacrilège de l'injure et du blasphème. Il ne s'est point fait gloire, mais délice d'amour, il a versé les plus longues larmes le jour où il a reçu le don de l'empereur d'Orient, les insignes reliques de l'Hostie : la couronne d'épines, l'éponge au vinaigre, la lance meurtrière du flanc. Sion le réclame, pour délivrer l'éternelle victime. Jérusalem est le Paris de Jésus, au sentiment de saint Louis.

SAMAR

Celle que tout le peuple de Paris appelle « La Samar » veille à la porte de la Cité puissante et gaie, grenier de marchandises et citadelle de désirs satisfaits, au bout du pont. Là plus qu'ailleurs, l'âme populaire se déploie sans contrainte et prend l'essor. « La Samar » est au peuple ingénu et subtil, au peuple sublime de Paris, où pas un citoyen ne consent à être un automate, où tous prétendent à être des hommes. Voilà ce qu'on ne trouve ni à Berlin, ni à Moscou, ni à Rome. Voilà pourtant le sens de « La Samar », bastion des deux rives, entre le Louvre et Notre-Dame.

Le bon roi Henry, si hardi et si malin, si familier et si politique, l'a fait bâtir en même temps que son grand pont de pierre. En ce temps-là, elle ne donnait que de l'eau, comme la femme de la Bible à Jésus, assis près du puits. Les gens de Paris se sont alors désaltérés à « La Samar ». Las de la route, au soleil de midi, le Sauveur a besoin de boire : la bonne fille de Samarie lui tend sa cruche et le désaltère. Comme d'eau fraîche, sous le roi Henry, le peuple a soif de tout ce qui se vend et s'achète à bon compte dans le monde, aujourd'hui, hier et demain, sous notre République.

Samaritaine, quel bon vieux nom pour faire la charité, et pour désaltérer les gens. Voilà bientôt trois siècles et demi qu'elle répand ses bienfaits : c'est la pompe qui puise l'élément nourricier où il est, et qui le distribue à tout venant. Le Pont-Neuf ne serait pas le Pont-Neuf sans la Samaritaine. D'où la Cité tirerait-elle tous les objets nécessaires à la vie? L'énorme maison est la forteresse avancée des Halles. Elle offre au peuple tout ce qu'il désire et tout ce qu'il lui faut, sitôt après qu'il s'est nourri. Je trouve admirable que cette place forte, à l'avant du ventre de Paris, soit sise au carrefour de la Cité et des deux Rives, entre Saint-Germain-l'Auxerrois, paroisse des Rois, le commerce de la ville capitale et le Palais de Justice. Il faut savoir que « La Samar » est la plus grande cliente du Palais : comme elle achète et vend tout ce qui sert à la vie sociale, ses procès sont sans nombre. Il va de soi, étant la Samaritaine, qu'elle est toujours la défenderesse : ils sont tous assoiffés autour de la source et voudraient tous tarir le puits. Ils espèrent bien, d'ailleurs, qu'aussitôt mis à sec, un miracle l'aura de nouveau rempli. Où que ce soit, la foule est toujours, plus ou moins, le peuple qui vient de traverser la mer Rouge et qui attend la manne et les caillies rôties dans le désert.

* * *

Sur le toit on a sagement aménagé une magnifique terrasse. On y a une vue immense sur l'immense Paris, qui est si beau et si vaste, et si harmonieux dans l'énorme, que tantôt on oublie l'harmonie pour l'énormité, et tantôt l'énormité s'efface discrètement dans l'harmonie. Mais la vue sur la Cité seule est plus belle encore. De là-haut, l'Île est parfaite. La Nef est mouillée sans lourdeur : elle est prête à partir. Elle est tantôt grée de nuages et tantôt de lumière. Artimon, misaine et grand mâts, les doigts de la nef, les porte-voiles qui se gantent de vent et le retiennent se dressent purs et vifs, pensifs et paisibles. Ils sont orientés vers l'Ouest, comme la Nef et toute la France. Elle vient, en robe d'aurore, au couchant ; elle suit le soleil, elle ne peut s'en déprendre, poussée par les souffles invisibles qui l'animent, doucement respirés, de Rome, d'Athènes, de Sion et de tout l'Orient. Qu'elle est chrétienne, de là-haut, cette Cité qui a mené en pilote tout le monde moderne, et cent fois plus, et plus pure chrétienne que Rome et son Vatican : car elle est cent fois plus spirituelle. Celui-là qui ne sait pas droitement lire dans les espaces et les mirages du temps ne saurait comprendre ce que je veux dire. L'humain n'est pas donné : il faut que la nature humaine se le donne, en épousant l'esprit. La Nef, aujourd'hui, est à l'ancre, non pas pour toujours, mais surveillant le choix qu'elle doit faire et la route qu'elle doit prendre. Les Barbares n'ont rien à faire sur cette terrasse : leurs cris, leurs bonds, leur frénésie sans ordre ni rythme ne sont qu'une orgie de vinasse trempée de sang, et non l'ivresse sainte du dieu qui commande aux Bacchantes. D'ici, de ce haut lieu, ils ne comptent sans doute que les cheminées et les usines, ou parfois les entrepôts de la bête et les étables du plaisir. La merveilleuse mesure de la Ville géante ne trouvera pas le chemin de leur esprit : le cœur seul y mène et l'idolâtrie de la quantité en éloigne. Le premier sentiment qu'on doit avoir de Paris, c'est que la ville est toujours semblable à elle-même, qu'elle soit peuplée de quatre,

cinq ou dix millions d'habitants. Et tout de même, avec ses maisons de cinq étages, elle semblera toujours plus haute que New-York à cent ou mille étages, cette mâchoire d'âne monstrueux, laissée là par un Samson qui délire, ouverte et dressée contre le ciel.

* * *

Vers les 5 heures le spectacle de « La Samar » devient prodigieux. Peu à peu, il semble que les ateliers et les rues se vident pour confluer aux abords du Pont-Neuf. De toutes ses lumières, de toutes ses portes, de tous ses comptoirs elle aspire le peuple : elle est l'église du désir et du luxe populaires. Il est d'autres grands magasins, à Paris et ailleurs, empires de toutes sortes d'objets, réservoirs de toutes marchandises : « La Samar » seule a ce caractère d'être la maison du peuple : il est là chez lui, ce peuple si peuple, qui est pourtant une élite entre toutes les plèbes, car il est plein d'esprit et il a même de l'humour. Ce domaine, qui doit lui paraître innombrable, du désir et de la convoitise, s'étale à ses yeux et fait pour lui. Tout le luxe des grands lui est offert ici, transposé au ton de ses goûts et de ses rêves, à la mesure de ses moyens. Comme un seul corps est le faisceau de tous les organes, tous ces magasins séparés n'en font qu'un, où la vie sociale se résume. Le besoin de la nourriture et de la boisson s'y fait naturellement sentir et cette métropole le contente. La cathédrale du commerce grouille de femmes et d'enfants. A l'heure du thé ou du dessert, ils y trouvent même ce que la gourmandise exige après l'appétit. Il faut les admirer en train de prendre des glaces, l'été, ou l'hiver, un café chaud, un chocolat qui fume dans la tasse, le petit pain fourré et les gâteaux. J'ai vu des jours où le peuple innombrable obstrue les mille et mille canaux des comptoirs et des étalages. Les bonnes gens de la campagne, encombrées sous le bras de gros parapluies, sont impayables avec leur face cuite et leur peau de plein vent. Ils ne se pressent pas ; on piétine sur leurs talons ; on ne peut plus faire un pas. Tout affairées qu'elles soient, leur sac serré contre elles, les femmes ici s'énervent moins qu'ailleurs : c'est leurs hommes qui les agacent, indifférents, avares ou trop lents près d'elles. Ni on n'avance ni on ne recule. Ceux qui sont au dehors ne peuvent pas entrer ; et ceux au dedans ne peuvent pas sortir. Les portes sont bouchées. Les escaliers tremblent sous les grappes des jupes, étranges espaliers femelles de la Ville. Les grosses commères se poussent en rond, comme des rouleaux à niveler la route, entre les jeunes femmes et les jeunes filles. Que leurs clins d'œil sont curieux entre elles ; que de gentillesse et que d'aigreur çà et là. Comme elles se déshabillent l'une l'autre, comme elles se pèsent aux poids terriblement justes de l'âge, aux fausses balances de la dentelle et de la soie. Toutes les femmes du peuple de Paris se sentent chez elles, dans la maison qui étincelle sous le signe de l'Orientale qui donne à boire à Jésus.

* * *

Inconnu, et ne voulant pas se laisser reconnaître, vêtu comme un de ses dix mille commis, plus simple qu'eux, l'œil au guet, les mains derrière le dos, infatigable, parcourant son empire d'étage en étage, et de rue en rue, calme, observant tout ce qui s'y fait, sans en avoir l'air, écoutant tout ce qui se dit, toujours en action, toujours en souci, un homme qui porte le poids de cette affaire immense passe et repasse ; il fait sa ronde au milieu de ce bon peuple d'où il est sorti, dont il est, sans jamais permettre qu'on l'oublie. Parfois, j'ai traversé avec lui ces foules rieuses, grondeuses et si vivantes. Je l'y vois toujours, allant et venant, sagace et possédant le moindre détail à l'égal de l'ensemble. Et je le regarde avec la joie que j'aurai toujours à trouver au cœur de son royaume, comme dit l'aïeul Homère, un seul maître, un vrai roi.

A l'entrée de la Cité, âme antique, silencieuse et solitaire de la capitale spirituelle du monde, ne fallait-il pas que je misse le puissant bastion où bat et se renouvelle sans cesse la vie charnelle de la Ville ?

NOTRE-DAME DE L'ACROPOLE

Si la France est une personne, Paris en est le chef; et entre toutes les architectures, Notre-Dame est la personne même. Quand on pense à l'art ogival, au temple chrétien, à la maison de Dieu pendant près de deux mille ans, quoi qu'on fasse on compare toute église à Notre-Dame. Elle est plus que le modèle ou le chef-d'œuvre : elle est la norme.

Face au couchant, elle récite l'ode unique, le *Magnificat*, le cantique de la Vierge au Créateur, la Vierge Mère, fille de son fils. Mais n'oublie pas, homme de la Cité, Grec de Paris, que cette fille du fils est l'élan même au fond de la pensée, l'amour en éternel appétit de la vie.

C'est pourquoi Notre-Dame est toujours en extase, toujours en volonté et toujours en prière. Le symbole de toutes les églises, qui les oriente toutes en Occident, le dos à Sion et la face à la mer occidentale, nulle part n'a l'éclat sublime et grave de Notre-Dame. L'instinct a reçu sa loi. L'énergie a subi l'ordre. Notre-Dame sait.

La voici, les deux bras levés pour supplier et pour l'appel sans fin, tantôt au secours, tantôt l'ovation; tantôt la douleur de l'adieu, quand elle agite le nuage au haut de la tour, et tantôt la joie de l'accueil, quand l'espérance comblée salue le retour. Elle lève les bras, pour que le soleil la perce et l'inonde. La rose est sa tête éblouie.

Elle est debout, comme une reine. Elle a la majesté. Elle reçoit l'hommage, même s'il ne lui est pas rendu : le ciel et la lumière jamais ne le lui refusent. La pluie pleure pour elle; et les linges blancs de brumaire, comme les sombres robes de l'hiver, sont les voiles de sa méditation. Elle est toujours là, cette vie immortelle, comme le prophète qui assure la victoire de son peuple, tant qu'il a les bras dressés dans la lumière, et qu'il prie, jet de l'âme au-dessus de la terre.

* * *

I

Je suis seul dans l'ombre claire. Je parcours la nef, tantôt les regards aux voûtes, aux arcs et aux piliers; tantôt dans les jardins des roses, et tantôt sur les profondeurs du vaisseau. Je me promène dans le navire. Ou bien je sors et je fais le tour de la carène; je la mesure de poupe en proue; je m'attache aux câbles des contreforts, aux gâbles, aux gargouilles. Et plus je retiens le détail, plus il s'efface et me restitue à l'ensemble : il y entre pour disparaître, après l'avoir accru. Ainsi un instrument, un nouveau timbre dans l'orchestre : seule, la symphonie s'élève. Telle est la musique de cette architecture. Elle est pure, Notre-Dame; elle est grande; elle est une et puissante; elle est sobre jusqu'à la nudité. Elle est pareille à une tragédie de Racine, dix fois multipliée par Sophocle : c'est le même art qui l'impose au cœur et à l'esprit dans une autre nature. Le génie de l'homme importe plus que tout le reste. Ténébreuse et hantée de spectres, la forêt du Nord n'est pas le bois de pins, sur le Parnasse. Mais le même génie peut marier Notre-Dame verticale à l'horizontal Parthénon.

* * *

Le portail de la Vierge est le plus beau, sans doute. Des deux scènes sculptées, qui en sont la parure, le couronnement de la Mère par son Fils est la plus touchante et la plus achevée. Ils sont assis l'un près de l'autre. Ils se contemplent, dans le fond de leur cœur. La gravité de Jésus est tendresse; la tendresse de la

Vierge est gravité. Il la bénit, et elle l'adore. Un ange pose sur sa tête la couronne que son fils lui décerne. Deux autres anges à genoux tiennent des cierges : le ciel aussi a ses enfants de chœur. Rien de plus chaste, rien de plus grave. La mère tourne vers son fils un candide visage : elle le regarde et le vénère en joignant les mains. Elle est soumise avec ravissement : sa soumission est celle de l'herbe à la lumière. Quelle sublime révélation de la maternité : elle a créé son créateur, et lui doit tout. Jésus est d'une beauté sereine, qui est soustraite au temps : il honore la Vierge et la protège d'une bénédiction infinie. Il lui offre un sceptre qui est une fleur. Le soleil couchant dore cette entrevue céleste. Dans les voussures, les rois de France et de Juda, les reines, les anges, les saints et les prophètes forment la cour du Roi des rois. Comme ils sont tous heureux, eussent-ils même leur tête à la main; comme ils sont calmes; quel bonheur sérieux est le leur ! Ils ont assez bien accompli leur journée pour jouir du moment céleste, l'instant qui dure à jamais.

On ne peut pas dire de cette Vierge qu'elle est des plus belles. Leurs gestes, à tous les deux, sont un peu gauches, un peu lourds; l'attitude même est sans grâce; sous les plis des deux robes, les jambes écartées manquent d'élégance, comme les épaules hautes et roides sont sans charme. Mais le sentiment est si fort qu'il transfigure la ligne : il crée la beauté. Il est une sculpture qui fait naître l'âme de la forme. Dans la statuaire de Notre-Dame la beauté de la forme est un reflet de la vie intérieure, une apparition de l'âme délivrée.

* * *

Pierre de Montereau, Jean de Chelles et les autres architectes de génie n'auraient pas édifié le chef-d'œuvre si l'admirable évêque de Paris, Maurice de Sully, n'avait rêvé d'élever une merveilleuse cathédrale à Notre-Dame. Maurice, fils de paysans, né à Sully, sur la Loire, a conçu l'édifice et l'a fait sortir de terre. Il en a poussé les travaux avec un zèle magnifique et une énergie infatigable. En moins de quinze ans le chœur est achevé et la nef en moins de trente, à la mort de l'évêque. Dès les premiers temps, l'abbé du Mont Saint-Michel, Robert de Thorigny, pouvait écrire : « Si l'on achève cet édifice, nul autre ne pourra lui être comparé. »

Maurice de Sully a voulu ces proportions grandioses d'une si juste mesure : en toutes ses parties, Notre-Dame est le triomphe de l'équilibre. Le calme sublime, la sérénité souveraine de Notre-Dame, la joie au terme de la douleur, le *Te Deum* à la fin des épreuves, cette majesté pure, cette autorité et cette possession de soi, cette simplicité puissante étaient dans son esprit. Il est la foi toute vive; il n'a rien de politique; il ne vit que pour l'œuvre qu'au nom des rois et des reines de France il entend dédier à la Reine des Cieux.

Ce grand homme d'action est un grand mystique. Il est le rêveur qui a conté la légende charmante de l'oiseau. Il y avait un jeune moine qui, un soir, fut ravi en extase par le chant d'un oiseau, doux musicien caché dans la chapelle des arbres. C'était au temps d'avril. Or tel fut l'essor de cette gorge ailée, et tel le ravissement du moisillon en son cœur, qu'il a été en extase pendant trois cents ans, oui, mes frères, trois cents ans, oui, mes sœurs. Et, quand il revint à lui, il fit un grand soupir; et le chant, qui battait encore de l'aile, aussitôt le porta dans le lieu même du ramage : en paradis. Car l'oiseau, qui avait ravi le bon petit moine, était l'oiseau du paradis.

Je cherche ce rossignol béni dans les floraisons de la cathédrale. Toute la nature de la France, entre Seine et Loire, n'a-t-elle pas été invitée à parer l'église : aux piliers, aux chapiteaux, dans les moulures, partout le rosier et les roses, le lierre et la renoncule, le persil, la tige du cresson, le chou, les salades, la feuille de l'orme et du platane, l'œillet, le lys et la marguerite. L'oiseau est parti.

Saint Marcel est un étrange et saisissant patron, qui veille au milieu de la porte de Sainte-Anne. Je le vois, tel qu'il est, d'original, à Cluny. L'évêque, apôtre de Paris, foule aux pieds le dragon de l'enfer, et lui enfonce dans la gueule la pointe de sa crosse. Statue du pouvoir que la sainteté confère, ce saint est l'ascète décharné. Il est long, étroit et mince comme une lance; il en a le calme inflexible. Sa tête un peu baissée regarde le démon, et sa bouche lui dit, sans crier, les mots qu'il faut pour qu'il rentre sous terre. Sa main gauche tient la crosse de l'évêque, plus haute que lui : elle n'entre pas dans le monstre à la façon d'une arme, mais comme un style qui écrit une condamnation sans appel; et il suffit d'un signe : une croix, sans doute. Et de la droite, l'index levé, il bénit. Celle qui fait le miracle, dont le saint même n'est que l'ouvrier docile.

* * *

Comme il est naturel, à Notre-Dame, la Vierge règne partout. Qu'elle est charmante sur la porte du cloître : elle se dresse sur le trumeau pareille à un lys unique. Elle est longue, elle est seule; elle a juste assez de corps pour être ici; elle n'est pas faite pour marcher sur la terre, ni pour prendre son vol. Elle est reine et pure, au-dessus de son peuple, comme les reines de Chartres, mais plus haut qu'elles. En retrait, derrière ce long fuseau de femme, l'histoire du pauvre moine Théophile conte sa bonté tutélaire et sa gloire. Elle est l'espoir et le printemps du paradis, face au nord, qui souffle la bise, le vent de la mort et la misère.

En aucun autre lieu du monde la vocation n'est mieux inscrite ni mieux incarnée à la forme. Notre-Dame, au cœur de la Ville, fait de ce sexe un lumineux cerveau. Non pas seulement tout Paris mène à Notre-Dame, mais toute la France. L'ombilic de toutes les routes est au milieu du parvis. Tantôt rapide et tantôt lente, tantôt en méandres, tantôt droite, toute la France s'incline vers

Paris, comme les vallons qui descendent de la Montagne Sainte-Geneviève et de Belleville, du Montparnasse et du Montmartre.

Notre-Dame est-elle la plus belle des cathédrales? Non, sans doute; ni la plus grande, ni la plus lancée dans la ciel, ni la plus folle en son élan; ni la plus enivrée de sa hauteur, ni la plus profonde en toutes sortes de retours sur soi-même. Notre-Dame est la plus parfaite. Quand on tourne autour de l'église, rien ne touche bientôt que sa perfection. Le chevet est d'une puissance et d'une grâce égales. Et tantôt l'élégance l'emporte, quand les contreforts de l'abside ont la couleur de la rose-thé ou du blé mûr au matin vermeil; tantôt, le soir, la grandeur, quand ce gaillard d'arrière assure la nef sur des ancrs infaillibles. Les ornements s'effacent. Les chimères s'envolent; les stryges se dissipent. On ne s'arrête plus aux sculptures, une à une. Les chefs-d'œuvre de la statuaire la plus sensible ne retiennent pas plus les yeux que les figures les plus impérieuses et les formes les plus graves. On n'admire plus la flèche pour elle-même, si haute et si hardie qu'elle soit, toute épine du printemps, toute libre. Ni les tours ni les porches, rien ne prétend à une vie égoïste. Toute la beauté est au poème seul, et toute la puissance.

Si le classique est un ordre que la raison impose au sentiment, un calcul que la pensée élabore pour conférer à la passion le divin privilège de la durée, Notre-Dame est la plus classique des églises. Et certes, elle est l'image même de la France en génie : par la mesure et le choix, la soumission de toutes les parties à l'ensemble, le goût qui dissimule les excès et défend qu'ils s'affichent; par la sublime pudeur d'une grandeur qui préfère le sourire à l'éclat de la puissance; par l'harmonie enfin et le triomphe de la couleur à l'intérieur du vaisseau, je dirai de Notre-Dame qu'elle fut conçue et fut créée comme la plus belle et la plus vaste des tragédies. Dans Notre-Dame, l'art chrétien a son Athalie.

ANDRÉ SUARÈS.

Les idées et les faits

Chronique des idées

Le "Beauraing" du R. P. Maes

Enfin! Il a paru, impatientement attendu par les uns, redouté par les autres, le livre définitif sur les événements de Beauraing annoncé depuis plus d'un an. Longue et laborieuse gestation, cruel enfantement par l'opération césarienne de la plus redoutable censure. *Tantae molis erat!* Il est vrai que le nouveau-né est de bon poids : fort in-quarto de 416 pages sorties de l'Imprimerie Saint-Alphonse de Louvain. Mais la préface du R. P. Lenain est datée du 27 octobre 1933, huit longs mois avant l'apparition du livre pendant lesquels tous les efforts ont été tentés pour lasser l'auteur, user sa patience et même étouffer l'ouvrage dans son œuf.

Je me hâte de dire qu'il faut s'en réjouir et savoir un gré infini aux bienveillants bourreaux qui ont épuisé sur ce livre tous les raffinements de la rigueur. Il est clair que si pareil traitement avait été réservé aux *Etudes carmélitaines* et aux *Faits mystérieux*, jamais ces élucubrations n'auraient vu le jour et le R. P. Bruno, de séraphique mémoire, ferait encore pénitence sous la cendre et le cilice.

Le R. P. Maes, lui, doit jubiler aujourd'hui, il a trouvé des juges implacables dont il s'est fait des collaborateurs, puisque, au dire

du R. P. Lenain, « ayant constamment devant les yeux les résultats des enquêtes adverses, ils ne laissaient rien passer avant d'être, eux-mêmes, entièrement convaincus ». Splendide redressement qui confère au volume une indiscutable autorité et assigne à l'imprimatur, verbal celui de Malines, écrit celui de Liège, la valeur d'une approbation.

On n'en est pas trop surpris quand on se rappelle que le R. P. Maes est un témoin privilégié, un témoin unique des événements qui se sont déroulés à Beauraing entre le 29 novembre 1932 et le 3 janvier 1933. Il peut se vanter d'y avoir séjourné une dizaine de jours pendant la période des apparitions et d'y avoir mené une enquête d'une durée globale de quatre mois. A la différence de la plupart des autres enquêteurs, il a pu respirer librement l'atmosphère beaurinoise, pénétrer dans l'intimité des familles Degeimbre et Voisin, plonger jusque dans les dernières profondeurs de l'âme des cinq enfants, explorer le milieu, recueillir sur place les dépositions des religieuses du pensionnat, du doyen, se rendre compte de la réaction produite sur le clergé, la population. Il a vu de très près les médecins, confabulé et controversé, bref remuer l'affaire sur tous les côtés. Nanti de ces informations de première main, il s'est appliqué pendant près d'un an à l'examen approfondi, à la critique pénétrante et sagace de tout ce que M. De Greeff, médecin adjoint à la Clinique de Lovenjoul, le plus retentissant avocat du diable, a pu écrire contre Beauraing. Avec une indomp-

table patience, une froide et sereine objectivité, il a voulu passer ses ouvrages à l'étamine, toutes ses assertions au crible, contrôler tous ses dires jusqu'à indiquer auprès des témoins cités par cet honorable contradicteur, bref, ce rédempteur a fait œuvre de bénédictin. Son travail de laboratoire achevé, il l'a soumis aux censeurs. Sommé par eux d'apporter la justification de ses moindres paroles, il a bourré son ouvrage de notes complémentaires qui en rendent la lecture parfois pénible, mais donnent satisfaction aux esprits les plus vétilleux. J'en conviens, ce décorticage est fatigant à la longue, cette pulvérisation de l'analyse manque de charme. Mais, j'en réponds sur mon expérimentation, l'effort du lecteur lui est largement payé par le profond contentement d'atteindre le vrai, de toucher à la solution.

Assurément l'auteur, dès le seuil du livre, déclare qu'il n'entend pas du tout résoudre le problème en démontrant la surnaturalité des faits de Beauraing. Il ne prétend qu'au rôle de témoin qui, cela va sans dire, n'engageant que sa responsabilité personnelle, verse son témoignage au tribunal de l'histoire et discute librement les allégations qu'on lui oppose. Il n'impose pas son sentiment au lecteur, il le laisse juge. Mais il est certain que l'enquête du R. P. Maes est impressionnante, elle se présente avec de tels caractères de compétence et d'impartialité que personne, médecin ou théologien, ne pourra disserter sur Beauraing sans faire fond sur son livre. Son principal mérite, à mes yeux, est de ne pas s'être égaré dans les arcanes de la psychiatrie où il est si facile d'étourdir les profanes avec des coquecigrues, mais de s'en tenir à la critique historique, à la recherche scrupuleuse de la réalité. Echafauder des systèmes, quoi de plus facile ! Par l'hallucination, en un tournemain, Renan raffe la Résurrection du Christ et tant d'autres miracles. La question dont il s'agit, aurait dit Foch, c'est de savoir si les faits, dans leur substantielle réalité, s'adaptent à l'hypothèse et la justifient. Or, cette investigation sur ce qui s'est passé, antérieure à toute interprétation, relève de la critique historique. Le fait est le donné primordial, essentiel. Est-il acquis oui ou non ? Qu'on l'étaye sur preuves testimoniales, à la critique de pescelles-ci et de fournir une matière solide ou de la refuser aux interprètes qualifiés. Enjammer ce point de départ nécessaire, se contenter de la vraisemblance, de la possibilité pour conclure à la réalité : pur paralogisme dénué de toute valeur scientifique, chimère fantaisie, tout ce qu'on voudra, bulle de savon qui crève aussitôt lancée.

Voilà l'inappréciable intérêt du travail persévérant et de longue haleine du R. P. Maes, et j'ose dire que sur ce terrain il est inattaquable. Ni l'illusion hallucinatoire, ni la simulation consciente ou inconsciente, individuelle ou collective ne font justice aux faits dûment, irréfragablement constatés.

C'est tout le livre. Il faut ajouter que les censeurs liguoriens ou diocésains ont limé les ongles à ce lion rugissant autrefois, mais apprivoisé aujourd'hui comme le loup de Gabio de saint François ou celui de saint Remacle. Dans les travaux préparatoires, lorsque le controversiste se heurtait à la thèse de l'adversaire, jugée de parti pris, cédant à la poussée de ses convictions personnelles, il éclatait en invectives. Il s'est rasséréiné, il comprend aujourd'hui qu'un esprit systématique, prisonnier de son hypothèse, peut être d'absolute bonne foi et qu'il a droit à la courtoisie dans la discussion. Tout le livre, même aux endroits les plus épineux, est écrit sur le ton d'une parfaite urbanité qui ne manquera pas d'impatienter M. De Greeff obligé désormais de rivaliser de bonne grâce, et de gêner la modestie du docteur à qui l'on donne du « professeur » gros comme le bras.

Je m'excuse d'ajouter à ces considérations générales un mot personnel. L'auteur, page 18, N. B., écrit : « Mgr Schyrgens s'est largement inspiré de notre documentation dans une série d'articles de la *Revue catholique des idées et des faits* » (numéros d'avril à

juillet). Le lecteur distrait s'imaginera, peut-être, que je me suis indûment approprié la documentation initiale du R. P. Maes dont je passai longtemps le nom sous silence. Je tiens à dire que ce silence m'était rigoureusement imposé et que, aussitôt la défense levée, je l'ai rompu par périphrases d'abord, par citation directe en fin de compte.

* * *

Cette *Somme* beaurinoise est divisée en deux parties d'inégale étendue : la première, renfermant une centaine de pages, a pour sujet : *Les Voyants et les Circonstances extérieures des apparitions* ; la deuxième, intitulée *Les Visions*, composée de vingt-cinq chapitres, de la page 101 à 414, suit l'ordre chronologique des événements du 29 novembre 1933 au 3 janvier 1934. L'ouvrage est enrichi d'une précieuse illustration : Plan de Beauraing, Les Voyants, La Grotte de Notre-Dame de Lourdes, Graphique explicatif A, L'Entrée du parc, Beauraing, route de Rochefort, Le Signal 40 et l'Allée centrale du pensionnat, L'Aubépine, Graphique explicatif B, Andrée Degeimbre, Gilberte Degeimbre, Fernande et Gilberte Voisin, Albert Voisin, Graphique de M. Demeure.

De la première partie qui traite longuement de l'information de M. De Greeff, des voyants et de leurs familles, des éléments antérieurs aux faits, d'après M. De Greeff, je me borne à signaler trois faits saillants parmi une foule d'autres qui donneront une idée de la manière de l'auteur.

1. Albert batailleur sacrilège.

M. De Greeff (*Rectifications*, etc., des *Faits mystérieux*) écrit ceci : « Il s'agit de ceci. (Je transcris textuellement la note de la documentation qui me fut envoyée par l'abbé P..., de La Louvière) M. l'abbé P... supérieur des Aumôniers du travail à Virton, s'est présenté le lundi 2 janvier chez Voisin. Il fut reçu par Albert qui, dans une crise de colère, voulut le mettre à la porte en le frappant à coups de poing. Cet abbé, qui est déjà âgé, put le calmer en lui promettant des timbres pour sa collection. Témoins du récit : M. B. Sarde et M. J. B... »

Le R. P. Maes ne s'est pas contenté d'enregistrer la déclaration de M. l'abbé P... de La Louvière, il s'est adressé directement à la victime, M. l'abbé Pire, directeur des Aumôniers du travail à Virton qui lui a répondu le 12 juillet : « L'in vraisemblable histoire du « vieux prêtre mis à la porte par le petit Albert », il paraît donc que c'est mon histoire... Est-ce qu'en sortant de chez Voisin j'aurais dit en plaisantant : le gamin m'a mis à la porte, sur un ton qu'il fallait comprendre, je ne me rappelle pas tout cela. Les faits sont ce que je dis, je ne les aggrave pas, je ne les diminue pas. »

Sur quoi, l'abbé Pire écrit à M. De Greeff une lettre rectificative dont copie est reproduite par le R. P. Maes. J'en extrais les passages suivants : « Voici les faits. Quand je suis entré chez les Voisin le 2 janvier, vers 5 heures, nous avions trouvé à la porte une foule de monde... La maison n'avait pas désempli depuis le matin, on venait de fermer la porte. Nous pûmes entrer grâce à une carte du D^r Maistriaux.

A notre vue, le petit garçon, qui rangeait des timbres, eut un sursaut d'impatience. « Non, non, dit-il, sans regarder les personnes » qui entraient : Allez-vous-en. Je ne veux pas. Qu'on me laisse » tranquille. » Le gamin qu'on interroge toute une grande journée, qui ne peut plus prendre part à aucun jeu, a un peu le droit de s'impatienter. C'était bien le ton de la supplication et de l'énervement qui était dans sa voix. Je ne crus pas devoir lui tenir rigueur de cette inconvenance... Je lui promis de lui envoyer des timbres, en un instant le petit nuage s'était dissipé et nous étions amis.

» Quant aux coups de poing, je n'eusse pas poussé la bonasserie jusqu'à les accepter.

» Je nie catégoriquement que l'enfant m'ait touché soit du poing,

soit d'un doigt. Je nie qu'il ait fait un geste qui puisse être interprété dans un sens injurieux. Il s'est impatienté et c'est tout.

» Cette impatience momentanée vous l'appellez une crise de colère, c'est-à-dire une colère longue et violente.

» N'est-ce pas là, M. le Docteur, grossir les choses et outrer les termes.

» Quand j'ai lu dans les brochures qu'un vieux prêtre avait été molesté par Albert Voisin, je ne me doutais pas qu'il fût question de moi, sans cela j'eusse protesté plus tôt. »

Voilà de la critique historique! Elle ne se borne pas à consigner aveuglément une note d'une documentation même fournie par un abbé de La Louvière, elle la contrôle et le moyen lui en est donné puisque la note fait connaître le héros de l'aventure. Et si celui-ci nie catégoriquement, on n'a pas le droit de penser qu'il encaisse des coups de poing bénévolement et offre au petit pugiliste sacrilège des timbres rares pour le récompenser!

Dieu me garde d'écrire des choses désagréables à qui que ce soit, mais tout en trempant ma plume dans le miel de la mansuétude évangélique, j'ai le droit d'écrire qu'il faut se défier des enquêtes menées avec un tel détachement des règles fondamentales de la critique.

* * *

Autre exemple. M. De Greeff allègue un témoignage au sujet d'Andrée en ces propres termes: « D'après une éducatrice de l'endroit, Andrée n'est pas si intelligente que sa sœur Gilberte: au début, on n'avait pas confiance en elle, parce que l'on croyait qu'elle pourrait moins qu'une autre résister à une illusion. L'institutrice ajoute: on s'en défiait. »

Ce passage est tiré des *Etudes carmélitaines* (avril). Depuis la publication de ce volume, le R. P. Maes très intrigué, se mit à la recherche de cette éducatrice de Beauraing connaissant si bien Andrée pour la jauger ainsi. Il questionna une religieuse, puis l'institutrice de Vonèche: buisson creux. Enfin, en septembre dernier, il apprit par une lettre de M. De Greeff adressée à dom C... que cette éducatrice de l'endroit s'appelait M^{lle} Gaspard. Or, interrogée par lui, M^{lle} Gaspard décline absolument la responsabilité du propos que lui attribue M. De Greeff. Elle reconnaît seulement avoir répondu: oui à cette question de M. le docteur: « Andrée est-elle moins intelligente que sa sœur Gilberte? » Pour le surplus, elle nie. Et c'est absolument vraisemblable puisque cette institutrice connaissait à peine la jeune fille.

Il est élémentaire, en critique historique, de remonter, quand on le peut, à la source d'un témoignage invoqué. C'est qu'en effet il y a des gens qui entendent si mal ce qu'on leur dit, des esprits prévenus — oh! des parangons de loyauté! — qui déforment involontairement la vérité.

Je n'en finirais pas de citer les racontars tout simplement mis à néant par la vérification des témoignages ou la contre-enquête. Je vais droit au cœur du sujet, à l'interprétation infiniment ingénieuse des apparitions par M. De Greeff.

Le mouvement fut déclenché par Albert qui, sous l'empire de la peur, s'illusionne et crie à l'apparition de la Dame blanche, de la Vierge. Il mentit et ne voulut pas en démordre, les autres coupèrent dans le pont et voici ce qui advint: « Alors, on voit se passer ce qui se passe dans des laboratoires où des étudiants même universitaires passent au microscope et affirment voir, par peur de paraître inférieurs aux autres, même quand la coupe microscopique n'y est plus. Et désormais, le phénomène psychologique suivra son cours fatal, les enfants non seulement n'avouant jamais à l'entourage qu'ils n'ont rien vu, mais ne pouvant même plus se l'avouer les uns aux autres. Et à partir de ce moment, ils simuleront pour leur propre compte, croyant peut-être que les quatre autres camarades voient réellement, enrichissant chaque jour leur vision des acquisitions collectives, recueillies le soir et

le jour, et cela pour ne pas avouer qu'ils ne voient rien ou n'ont rien vu. »

Voici devant cette construction qui ne manque pas d'art, l'attitude du R. P. Maes. Est-ce qu'elle s'accorde avec les faits? Au point de départ, mensonge formidable d'Albert (laissant de côté l'hypothèse de l'illusion engendrée par la peur qui sera démolie plus tard). Mensonge ou simulation en quoi il s'obstinera avec acharnement depuis ce 29 novembre 1933 jusqu'à ce jour. Or, par des témoignages multiples et catégoriques, par l'enquête même de M. De Greeff, Albert est reconnu non menteur. Comment est-il devenu soudain menteur, menteur obstiné jusqu'à trente-cinq fois? Quel motif l'empêche de reconnaître son erreur dans les interrogatoires dont on l'accable? L'étudiant qui prétend avoir vu sans rien voir ment par orgueil, pour ne pas paraître inférieur à ceux qui disent avoir vu. Mais, ici, c'est tout le contraire. Dans les premiers temps, on a tracassé les enfants dans leur famille, au pensionnat, pour leur tirer cette idée de la tête et Albert en se démentant aurait fait preuve d'intelligence et se serait attiré l'approbation des supérieurs et des parents. Encore une fois, il y a une cassure entre le système et les faits.

Et, désormais, le phénomène psychologique suivra son cours fatal: ainsi l'exige la psychiatrie.

Mais Albert lui-même, l'agent de l'illusion collective et l'auteur du mensonge consécutif, Albert a osé avouer à l'entourage et aux autres voyants qu'il n'avait rien vu ni le 22, ni le 23 décembre, ni pendant une partie de la vision, le 31, ni enfin, pas plus que les autres, le 1^{er} janvier. De même, pour Fernande qui, malgré l'annonce dont elle fait part aux autres, le 2 janvier, que la Vierge dira un mot particulier à chacun le dernier jour, 3 janvier, ose avouer néanmoins, ce même lendemain, à l'entourage et à ses compagnons d'extase, qu'elle ne voit rien, tandis que ceux-ci voient.

Que devient dans ces écarts et des dérogations la marche fatale du processus psychologique?

Encore une fois la critique historique, confrontant les suppositions avec les faits, est obligée de constater l'hiatus, plus que cela, la discordance.

Ainsi en est-il de l'hypothèse « des clartés silencieuses et fugaces » glissant sur le remblai, produites par les phares d'autos. La topographie redressée, les expérimentations de M. Fransen et du R. P. Maes relèguent dans les plus épaisses ténèbres ces lumineuses explications.

De toutes les conjectures amassées par M. De Greeff pour démontrer l'existence d'un milieu propice à l'illusion, ou les prédispositions des enfants à l'hallucination et à la simulation: il ne reste rien debout, rien, rien. En cent pages de critique historique serrée on voit s'écrouler ce laborieux échafaudage et fondre comme neige au soleil toutes les interprétations naturalistes.

J. SCHYRGENS.

(A suivre.)

RAMLOT TAILLEUR-CHEMISIER
Civil, Militaire et Colonial
Spécialiste du

VÊTEMENT ECCLESIASTIQUE
du SOUS-VÊTEMENT et de l'IMPERMÉABLE

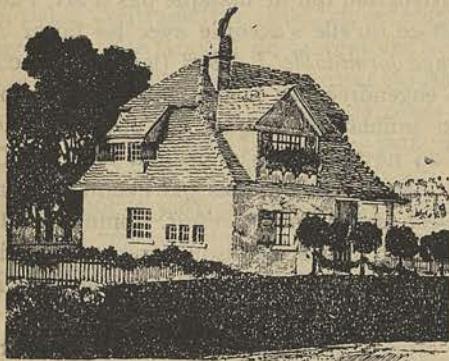
CHEMISERIE — BONNETERIE
CHAPEAUX — CHAUSSURES

27bis, boulevard Raspail, PARIS (VII^e)
Sa « DOUILLETTE-RAGLAN » (marque déposée)
Sa « PÈLERINE-CAPUCHON », Loden Laine

RAMLOT
son
LODEN
impermeable

Nota. — Envoi franco d'échantillons et du Catalogue général, comprenant toutes ses spécialités étudiées pour MM. les Ecclésiastiques

FIRME ESSENTIELLEMENT **BELGE**
ET
CATHOLIQUE



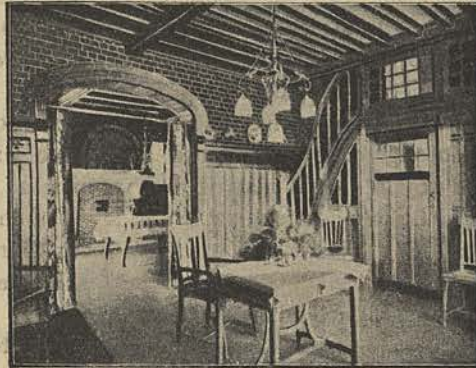
SPECIALISTE
DES ÉDITIONS
pour
COLLÈGES —
— PENSIONNATS
ÉCOLES —
— CLINIQUES
SANATORIUMS
etc.

LA PHOTOTYPIC D'ART

10, rue Pierre V. Jacobs, 10, BRUXELLES

CARTES - VUES
— ALBUMS —
PALMARÈS
IMAGES —
RELIGIEUSES

RÉFÉRENCES
de
tout premier ordre.



Manufacture d'Instruments de Musique pour Harmonies et Fanfares
Fondée en 1838

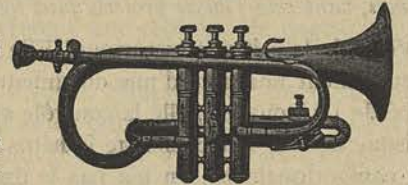
Maison MELCHIOR DE VRIES

Avenue du Canal, 23-24, LIÈRE (Belgique)
Nos instruments sont parfaits comme **TIMBRE, ACCORD et ÉMISSION**
Garantis 10 et 12 ans contre tous défauts de construction
Pistons et Coulisses sans soudure - increvables

RÉPARATIONS

Exposition d'Anvers 1930
Membre du Jury
Hors Concours

Catalogue illustré et prix
courant gratis sur demande.



Fabrique de Statues Religieuses

Chemins de Croix — Crèches toutes tailles — Corps de Christ, etc.
Edition — Sculpture
Décoration — Reproductions — Agrandissements — Réductions
MOULAGES D'ART
Création de Modèles pour Propagande et Publicité

Articles Religieux

Objets de Piété pour couvents Spécialités pour Missions

M. H. Froustey

44, Avenue de l'Armée (Cinquantenaire) **BRUXELLES**
Tél. 33.30.43 Reg. C. Brux. 51.752 — Exportation vers tous pays
Se recommander de la Revue pour les conditions

Caisse Hypothécaire Anversoise

Société Anonyme — Fondée en 1881 — Register of Companies of Anvers n° 1188
CAPITAL : frs. 40.000.000
RÉSERVES : frs. 65.748.575,18

FONDS SOCIAL : frs 105.748.575,18

Siège Social : ANVERS 35, rue des Tanneurs - 24 place de Moir
Siège de Bruxelles 44, Boulevard du Régent, 44
Tél N° 302.30-202.31 Tél N° 12 44 97 - 12 84 84

SUCOURSALE DE LIÈGE : Boulev. d'Avroy, 40 Tél. 29.101

PRÊTS SUR IMMEUBLES ET POUR BATIR

Obligations Foncières : Intérêt 5.50 %
Caisse d'Épargne Intérêts 3.80 %, 5 % et 5.50 %

Agences dans les villes et les principales communes du Pays

LOCATION DE COFFRES-FORTS 672

Banque de Placements Hypothécaires s. a.

LIÈGE, boul. de la Sauvenière, 83 Siège social : ANVERS BRUXELLES
rue d'Arenberg, 19 Avenue du Midl, 9

OBLIGATIONS FONCIÈRES 5 % NET

BONS DE CAISSE 4 % NET

garantis exclusivement par des
PRÊTS HYPOTHÉCAIRES

en 1^{er} rang sur immeubles ou pour construire aux meilleures conditions

Agents et correspondants dans les principales localités de Belgique

**Casino-Kursaal
d'Ostende**

Les Programmes fastueux

avec le concours des

Vedettes les plus célèbres

SOIRÉES DE GALA.

FESTIVITÉS. — CONCERTS.

CERCLES PRIVÉS OUVERTS.

ROULETTE. — BACCARA.